
Analyse et transcription d'un mémoire de deux flibustiers concernant le golfe du Honduras (1670)

par Raynald Laprise

En 1669, deux vieux flibustiers de Saint-Domingue, les capitaines Philippe Bequel et Moïse Vauquelin, servirent de pilotes à une escadre de la marine royale commandée par le comte d'Estrées, lors de la première croisière de celui-ci dans la mer des Antilles. Il en résulta un intéressant mémoire sur le golfe du Honduras. Ce document contient, en effet, des renseignements inédits touchant, notamment, la géographie historique de l'actuel Belize et les relations des flibustiers avec les peuples mayas de la péninsule du Yucatan.

Présentation du document

Ce mémoire est aujourd'hui conservé aux Archives Nationales (site de Paris). Il est classé dans la sous-série 3JJ (Observations scientifiques et géographique) de la série Marine JJ (Service hydrographique). Il fait partie du volume 282 de cette sous-série, lequel est constitué de diverses pièces des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles concernant les côtes du golfe du Mexique et de la mer des Antilles. Au sein de ce volume, il est la première et la plus ancienne de trois pièces relatives au golfe du Honduras et à l'île de Roatán formant ensemble le dossier coté 10.¹

Il compte 18 feuillets. Les pages sont numérotées de 1 à 36, en haut, à droite pour les pages impaires et à gauche pour les paires. Cette numérotation est d'une autre main que celle du rédacteur. De plus, en haut à gauche sur la première page, une troisième main a inscrit sur deux lignes : *Portefle 136; Piece 21*. L'écriture est postérieure à celle du contenu (certainement aussi à celle de la pagination), et les mots sont barrés de deux traits. Or, avant la création de la série Marine JJ au siècle dernier, l'ensemble du contenu de l'actuel volume 282 de la sous-série 3JJ formait le carton 69.1 du fonds du Dépôt des cartes et plans de la Marine (1720-1886), dont le dépositaire était le successeur de cet ancien service administratif de la marine française, le Service hydrographique de la Marine (1886-1971).² Le document lui-même portait à cette époque la cote 69.1, n° 10. Il est donc raisonnable de supposer que l'autre cote — portefeuille 136, pièce 21 — fût celle qui lui était attribuée, avant la fin du XIX^e siècle, lorsque le document appartenait encore au Dépôt des cartes et plans de la Marine.

Le document n'a pas de titre, mais débute par les mots « Sur la Requisition » en caractères gras, qui occupent toute la première ligne et sont écrits avec une plume plus large que celle ayant servi à la rédaction du reste du texte. Les deux lignes suivantes

¹ La cote moderne complète est : FR AN (Paris) MAR/3JJ/282/10.

² Depuis 1971, Service hydrographique et océanographique de la Marine.

révèlent qu'il a été rédigé à la demande expresse de « monseigneur le comte d'Estrées, vice-amiral de France », qui en est donc le commanditaire, mais pas le destinataire final. C'est un mémoire décrivant le golfe de Honduras, ses côtes et ses principales îles, avec des instructions sommaires pour y naviguer, ainsi que des renseignements sur les populations espagnoles et indiennes qui y vivent, et le commerce qui s'y fait. C'est toutefois plus qu'une simple description, puisqu'il contient une proposition — véritable raison de sa rédaction —, consistant à y faire caréner les vaisseaux de la marine royale croisant dans la mer des Antilles, qui pourront également y trouver une essence particulière de conifères³ pour remplacer leur mâture endommagée. Ses auteurs, Philippe Bequel et Moïse Vauquelin, se proposent eux-mêmes d'y conduire les navires du roi et demandent, pour ce faire, certains avantages pécuniaires et honorifiques.⁴ Ils concluent leur mémoire sous forme de requête en ce sens, adressée à la Cour, particulièrement aux « ministres d'État », soit les membres du Conseil d'en-haut⁵. Enfin, ils désignent le comte d'Estrées comme leur procureur pour présenter cette requête à la Cour en leur nom. Cela s'explique, sans doute, en partie par le fait qu'ils n'avaient aucun autre lien direct avec la Cour de France, mais surtout parce que le vice-amiral était — comme ils le disent d'ailleurs eux-même — le commanditaire de la rédaction de leur mémoire.

Bequel et Vauquelin s'y qualifient eux-mêmes d'ex-capitaines flibustiers, mais ils n'utilisent par cette appellation de « flibustiers », lui préférant celle de « corsaires », évitant ainsi d'en expliquer la signification, car le mot n'est pas encore passé dans

³ Appelé « bois de sapin » dans le mémoire. Il pourrait s'agir du pin du Honduras (*Pinus caribae* var. *hondurensis*), dont la variété cubaine de la même espèce (*Pinus caribae* var. *caribae*) était d'ailleurs utilisée à l'époque pour la fabrication de mâts; voir à ce sujet, Alejandro de la Fuente, *Havana and the Atlantic in the Sixteenth Century* (Chapel Hill: University of North Carolina Press, 2008), p. 130-131. Toutefois le pin du Honduras croît également à notre époque sur Guanaja et Roatán, toutes deux décrites par Bequel, qui n'y mentionne pas là cette sorte de bois, mais plutôt du chêne, du moins dans la seconde de ces îles, quoi qu'il ne soit pas exclu qu'au XVIII^e ou au XIX^e siècle, le pin du Honduras y ait été transplanté.

⁴ Pour chacun, un brevet de capitaine de frégate légère dans la marine royale, avec des appointements mensuels de 200 francs.

⁵ En 1670, ces ministres d'État formant le Conseil d'en-haut, sous la présidence du roi, étaient au nombre de trois, chacun pourvu d'une charge de secrétaire d'État (entre parenthèses) : Michel Le Tellier (guerre), Jean-Baptiste Colbert (maison du Roi, Paris, clergé et marine), et Hugues de Lionne (affaires étrangères). Le ministre visé par les deux flibustiers est vraisemblablement Colbert qui, par ses fonctions de secrétaire d'État (2^e charge), était responsable de la marine.

l'usage courant en France.⁶ Ils y précisent également être « habitants de ces îles » sans toutefois dire de quelles îles il s'agit. Ce sont évidemment les îles françaises de l'Amérique, incluant autant les Petites Antilles colonisées par la France que l'île de la Tortue et côte de Saint-Domingue, qui est définitivement leur lieu de résidence, car à l'époque celle-ci était la seule colonie française où résidaient des flibustiers. Cette omission n'est sans doute pas involontaire, et à l'origine, le mémoire devait être accompagné d'une lettre introductive, peut-être adressée au comte d'Estrées, voire rédigée par celui-ci, mais aujourd'hui perdue.⁷

Dans leur requête — ou conclusion de leur mémoire —, Bequel et Vauquelin sont désignés collectivement à la troisième personne du pluriel (« ils »). Ailleurs, ils emploient la première personne, parfois le pluriel (le « nous » collectif), parfois le singulier, et dans ce dernier cas, c'est invariablement Bequel qui parle de ses expériences et qui — fait à remarquer — est le seul signataire du mémoire. La graphie du texte et celle de la signature sont assez différentes pour pouvoir affirmer qu'il ne s'agit pas d'une copie, et que nous sommes en présence du document original. Toutefois, les deux graphies le sont-elles assez pour supposer que le mémoire ait été rédigé par un tiers sous la dictée de Bequel, l'unique signataire? La question reste ouverte. Plus étrange est l'absence de la signature du co-auteur Vauquelin, ou d'une marque faite par celui-ci qui en tiendrait lieu. Il était extrêmement rare, en effet, qu'un homme, même analphabète, ne possédât une marque personnelle qu'il pouvait tracer sur le papier pour suppléer au fait qu'il ne savait pas écrire. Il est donc possible que Bequel ait rédigé le document en l'absence de son camarade Vauquelin, mais avec l'accord préalable de celui-ci : c'est mon hypothèse de travail.

Le mémoire n'est pas daté, et rien n'indique également le lieu de sa rédaction. Il est toutefois incontestable qu'il a été rédigé après le 12 novembre 1669, puisque Jean, comte d'Estrées y est qualifié de « vice-amiral de France », et que c'est à cette date

⁶ Jusqu'au moins à la fin des années 1670, certains auteurs, dans leurs lettres ou rapports adressés au ministre Colbert, lorsqu'ils font référence aux flibustiers, prennent bien soin de définir qui ils sont. Cf. FR ANOM COL/C9B/1/*Mémoire envoyé par M. Belinzani sur les boucaniers et sur l'état des établissements faits à St-Domingue, 1677*. Colbert en connaissait pourtant la signification puisque, dans sa correspondance au ministre, Bertrand Ogeron, gouverneur de la Tortue de 1665 à 1676, ne définit jamais le mot. De passage à la Tortue en 1667, l'ingénieur du roi François Blondel, en fonctionnaire consciencieux, précise toutefois que les flibustiers sont des corsaires; voir Françoise Thésée, « Documents Colbert-Antilles : Discours sur l'estat présent des isles de l'Amérique appelées les Antilles », in *Outre-mers*, t. 95, nos. 360-361 (2^e semestre 2008), p. 241-296.

⁷ Cf. FR AN (Paris) MAR/3JJ/282/3, *mémoire pour la Cour fait par Grammont dans ses courses aux Isles de l'Amérique*, 21 août 1679. Cet autre mémoire, adressé lui aussi à la Cour de France, a conservé une telle lettre introductive de son auteur Grammont, datée elle du 23 mars 1680, et adressée à d'Estrées. Précédemment, le même Grammont, avait écrit directement à Colbert en lui adressant la relation de son expédition de Maracaibo (1678), quoique toujours par l'entremise du vice-amiral de France; sa relation a survécu jusqu'à nos jours, mais apparemment pas sa lettre au ministre; FR AN (Paris) MAR/B4/8/fol. 386. lettre du comte d'Estrées au marquis de Seignelay, Brest, 10 avril 1679.

qu'un édit royal lui confère cette charge.⁸ Tant au début qu'à la fin du mémoire, Bequel écrit également que Vauquelin et lui ont servi de « pilotes côtiers » à d'Estrées lors du dernier voyage de celui-ci, sous-entendu en Amérique. Or, d'Estrées y fit cinq campagnes, respectivement en 1668-1669, 1676-1677, 1677-1678, 1679 et 1680. Quelques indications contenues dans le mémoire permettent de déterminer qu'il s'agit de la première de ces campagnes américaines du comte d'Estrées. Ainsi, parlant de l'île de Guanaja⁹, Bequel dit qu'il y a trente ans elle était habitée par des Indiens qui en ont été chassés par les Espagnols à cause du soutien qu'ils apportaient aux flibustiers. Cette île et celle de Roatán furent effectivement dépeuplées en juin 1642, et pour la raison énoncée par Bequel.¹⁰ Le mémoire n'aurait donc pu être écrit après juin 1672. De plus, l'auteur fait référence deux fois à la dernière guerre que le roi de France dut soutenir, mais il ne précise pas qui étaient le ou les ennemis. Dans ce même contexte, il ne peut s'agir que de la guerre de Dévolution, contre l'Espagne, de mai 1667 à mai 1668,¹¹ la guerre suivante (contre les Provinces-Unies) ne débutant qu'en avril 1672.

Enfin, mentionnant que les capitaines Mathurin Gabaret et Gilles de La Roche-Saint-André hivernèrent à l'île de Roatán,¹² Bequel les désigne ainsi : « *défunct* monsieur de Gabaret le père et *feu* monsieur de La Roche ». Puisque ces officiers de la marine royale sont morts respectivement en septembre 1671¹³ et en août 1668¹⁴, le mémoire n'aurait donc pu être rédigé après la plus rapprochée de ces deux dates. Il apparaît toutefois peu vraisemblable que Bequel et Vauquelin aient attendu près de deux ans après le retour d'Estrées en France pour rédiger pareil document. Plus sûrement, il s'agit d'une erreur commise par Bequel quant à Gabaret qui, en 1669, était presque

⁸ Le même jour où Louis XIV rétablit la charge d'amiral de France en faveur du comte de Vermandois; voir Auguste Jal, *Abraham Du Quesne et la marine de son temps* (Paris: Henri Plon, 1873), tome I, p. 585; et Charles de La Roncière, *Histoire de la marine française, V* (Paris: Librairie Plon, 1929), p. 359. D'Estrées avait jusqu'alors le même grade (lieutenant-général) qu'il avait eu dans l'armée; voir FR ANOM COL/B/1/fol. 154-155, copie d'une lettre du Roi au comte d'Estrées, du 14 juin 1669, où celui-ci est qualifié de *lieutenant général dans les armées navales de Sa Majesté*.

⁹ Il la nomme « Monaque » (p. 19-20 du mémoire), corruption de son ancien nom autochtone (« Guanaca »), déformée en « Bonacca » par les Anglais.

¹⁰ AGI GUATEMALA/39/R.20/N.132, lettre du gouverneur Melchor Alonso de Tamayo au roi d'Espagne, Trujillo, 1er septembre 1642.

¹¹ Conflit qui se superpose avec une autre guerre opposant la France, alliée des Provinces-Unies, à l'Angleterre, de janvier 1666 à juillet 1667.

¹² En 1651-1652, selon les recoupements de diverses archives, notamment : AGI Santa Fe 42, R.4, N.45, lettre du gouverneur Fernando de la Riva Agüero au roi d'Espagne, Cartagena, 12 septembre 1651; et FR AD017 B 5661/fol. 61, attestation d'anciens membres de l'équipage du *Phénix* (le navire de Gabaret), La Rochelle, 7 avril 1655.

¹³ Roberto Barazzutti, « Les Gabaret : trois générations d'officiers de la marine de Louis XIII à Louis XIV » in *Pièces et Notices pour servir à l'histoire d'Angoulins sur Mer*, no. 3 (3^e trimestre 2007), p. 9-21.

¹⁴ Louis-Gabriel Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne*, (Paris: chez Madame C. Desplaces, 1863), vol. 36, p. 211.

septuagénaire, mais bel et bien vivant quoique fort malade. Selon toute vraisemblance, le mémoire fut rédigé durant l'hiver 1669-1670.¹⁵

L'escadre du comte d'Estrées étant de retour en France au mois d'août 1669, il est possible également, sinon certain, que les capitaines Bequel et Vauquelin — à tout le moins, le premier — l'y aient accompagné et que leur mémoire ait été écrit là-bas, et non dans la colonie de Saint-Domingue où résidaient les deux flibustiers. En effet, vers la fin du mémoire, Bequel le laisse supposer lorsqu'il y écrit « nos biens et nos familles qui sont dans les Isles [d'Amérique] ». De même, lorsqu'il utilise l'expression « ci-devant capitaines corsaires » qu'il applique à Vauquelin et à lui-même, autrement dit qu'ils étaient auparavant flibustiers, mais qu'ils ne le sont plus.

Les capitaines Bequel et Vauquelin

Bequel a beau écrire que Vauquelin et lui ont fait le métier de flibustiers depuis 20 ans, dont 12 sous pavillon du roi de France, force est de constater que jusqu'ici les dépôts d'archives français, espagnols et britanniques ont livré bien peu de détails de leurs longues carrières.

Commençons par Vauquelin. Le patronyme indique une origine normande, peut-être Caen ou Dieppe, et son prénom biblique (Moïse) qu'il est probablement né dans la Religion réformée. À la fin des années 1660, il existait d'ailleurs à la Martinique quelques familles portant ce nom, quoiqu'orthographié « Vauclin », dont les membres étaient originaires de Hautot-le-Vatois, en Normandie.¹⁶ Vers le même temps, un Robert Vauquelin, sieur des Prairies (1607-1673), de Caen, protestant confirmé celui-là, devenait résidant de la colonie anglaise de la Nouvelle-Jersey.¹⁷

Moïse Vauquelin aurait apparemment débuté sa carrière comme chasseur d'épave sur les Abrojos, à la côte nord de l'île Hispaniola, et ce peu après le naufrage (1642) à cet endroit du vaisseau espagnol *La Concepción*. C'est du moins ce que laisse entendre en 1683, le gouverneur de la Jamaïque lorsqu'il écrit que « ...les Français, durant plusieurs années, ont cherché cette épave, particulièrement un nommé Moïse Vauquelin qui, pendant trois années de suite, avec des barques, en a cherché le haut-fond, que les Français appellent La Vaquette, l'estimant à 20 lieues Est et Ouest, 15 Nord et Sud, et environ 25 Nord de la pointe orientale d'Hispaniola..., mais c'était il y a plus de 40 ans et

¹⁵ La brève analyse de la carrière des deux hommes qui suivra confirmera cette hypothèse.

¹⁶ Pierre Bardin, « Martiniquais au Minutier central », in *Généalogie et Histoire de la Caraïbe*, no. 61 (juin 1994), p. 1084.

¹⁷ John P. Wall et Harold E. Oickersgill, *History of Middlesex County, New Jersey, 1664—1920*, (New York et Chicago: Lewis Historical Publishing Company, 1921) Vol. 1, p. 12.

personne n'y est allé pendant plusieurs années...¹⁸ » Cela est possible puisque, dès 1645, bien avant William Phips (1687), un bâtiment anglais armé à Londres, expressément à cette fin, vint sur cette épave, mais ne put y travailler à cause du mauvais temps. Or, avant d'aller sur l'épave, ce navire anglais avait fait escale à la Tortue, alors possession française sous le commandement de Jean Le Vasseur.¹⁹

Dans les faits, nous ne savons rien de la longue carrière de Vauquelin jusqu'aux premiers mois de 1666 où il est mentionné par Exquemelin comme vice-amiral d'une flotte de flibustiers français de la Tortue qui, sous le commandement conjoint de Michel d'Artigny, major de cette île, et du capitaine François L'Olonnais, vont piller les établissements espagnols du lac de Maracaibo. En avril de l'année suivante, il repart de la Tortue au sein d'une autre flotte commandée cette fois par le seul L'Olonnais, toujours en qualité de vice-amiral. Leur objectif est le lac de Nicaragua, mais la première partie de l'expédition se déroule dans le golfe du Honduras où les flibustiers vont demeurer près d'un an.²⁰ L'Olonnais, Vauquelin et les autres capitaines de leur flotte y débutent leur séjour par une série de raids à l'intérieur des terres contre des villages indiens et de petites villes, d'abord dans l'arrière-pays de la baie de Trujillo, et ensuite dans celui de Puerto Caballos. Ils terminent l'année 1667 par la prise de deux bâtiments espagnols, la hourque *San Francisco de Asís* et la frégate havanaise *San Salvador*. Le commandement de la seconde de ces prises échoit à Vauquelin. Enfin, les flibustiers vont hiverner pendant près de six mois dans les cayes du Yucatán²¹. Vers la fin mai 1668, ils en repartent pour aller au Nicaragua. Toutefois, quelques semaines plus tard, lors d'une escale au cap Gracias a Dios, leur flotte est dispersée par le mauvais temps, et Vauquelin se retrouve seul en mer. Incapable — ou peu désireux — de retrouver L'Olonnais et leurs autres associés, Vauquelin met le cap vers l'île de Cuba. Avant la fin de l'année, il y fait au moins une descente à terre pour des vivres,

¹⁸ Indiana University Bloomington, Lilly Library, Miscellaneous Mss., lettre de Sir Thomas Lynch au roi Charles II, Jamaïque, 15 août 1683. Il s'agit de ma traduction du passage suivant de cette lettre :

« ...the French, for many years, have been in quest of this wreck, particularly one Moyse Buclin had barques, and for 3 years together, was searching the shoal, which the French call La Vaquette, they reckon it 20 leagues E. and W., 15 N. and S., and about 25 N. from the east end of Spaniola..., but this being above 40 years ago, it has for divers years been left ofol... »

Toutefois, il est difficile de déterminer si, effectivement, Lynch voulait dire que Vauquelin y avait travaillé dès les premières années, ou plus tard, puisqu'il écrit (avant de mentionner le flibustier) que vers 1669 un grand navire flamand avait été sur l'épave. Il serait donc possible que Vauquelin soit devenu chasseur d'épave avant cette date, mais la correspondance des gouverneurs de Saint-Domingue ne le mentionne pas.

¹⁹ AGI SANTO DOMINGO/56/R.6/N.42, déclaration d'un marin anglais, Santo Domingo, 13 mars 1646.

²⁰ Alexandre O. Exquemelin, *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes* (Paris: Jacques Le Febvre, 1699), t. I, p. 233, 291-293.

²¹ Aujourd'hui les cayes du Belize. Au XVII^e siècle, elles étaient nommées « cayes du Yucatan », puisque c'était alors le nom de la côte au large de laquelle elles se trouvaient. C'est ainsi que je les désignerai par la suite.

puis il capture un navire de Cartagena qu'il va vendre à la Jamaïque, et enfin, il se retire à la Tortue. Ensuite, il commande quelque temps en course la frégate du défunt chevalier Duplessis, après le décès de celui-ci au large de la Havane. C'est vraisemblablement au retour de cette dernière expédition qu'il sert de pilote côtier au comte d'Estrées qui passe par Saint-Domingue en juin 1669.²² Il a également tout lieu de croire que son camarade Bequel l'avait suivi dans toutes ces aventures comme je le démontrerai plus loin.

Ce dernier maintenant. Philippe Bequel appartient sûrement à cette famille marchande de La Rochelle dont certains membres qui lui sont contemporains font des affaires avec les colonies françaises en Amérique. Dans les archives de l'amirauté et dans les minutes notariales de cette ville, les noms des marchands Samuel et Isaac Bequel (encore des prénoms bibliques) sont mentionnés plusieurs fois.²³ Le second (Isaac) est d'ailleurs en lien avec Jean Le Vasseur, gouverneur de la Tortue, et l'associé de celui-ci en France, Isaac Boivin, du Havre. En effet, en 1645 ou 1646, ce dernier qui se trouve alors à Nantes envoie au «sieur Isaac Bequel», à La Rochelle, une lettre qu'il adresse à Le Vasseur pour qu'il la fasse passer à la Tortue.²⁴

Bequel nous apprend lui-même, par son mémoire, qu'il est capitaine flibustier depuis au moins 1649 ou 1650, alors qu'il se trouvait justement dans le golfe des Honduras. Or, selon des documents espagnols de cette époque, il y avait effectivement un flibustier prénommé Philippe qui hantait les côtes et les îles de ce golfe depuis 1642. Malheureusement, les Espagnols ne donnent pas directement sa nationalité,²⁵ et il y a tout lieu de croire qu'il s'agit plutôt d'un autre, d'origine néerlandaise, appelé Philippus

²² Le séjour de L'Olonnais au Honduras en 1667-1668 est reconstitué d'après les sources suivantes :

- Alexandre O. Exquemelin, *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes* (Paris: Jacques Le Febvre, 1699), t. I, p. 259-296;
- BNF Mélanges Colbert 31, fol. 456-465, *Relation de la prise des forts de Portebelles et le pillage de la ville par les flibustiers anglais*;
- AGI Escribanía 1092A, *El Señor fiscal con el teniente Madera, y por otro nombre Simón Boni, de nación Francés, sobre haber comerciado en las Indias y pirateando en las costas de ellas con una escuadra de navíos*;
- AGI Escribanía 1090B, *El Señor fiscal con Juan Fornibal, Juan Boranjes, Henrrique de Miera y Juan de la Piedra, de nación Franceses, sobre haber sido piratas en las costas de las Indias*;
- AGI Indiferente 2542, *Testimonio de las declaraciones y cartas de los gobernadores de las Islas de Varlovento sobre los designios del enemigo en invadir la Veracruz y resolución de la junta general*;
- et divers témoignages d'actes dans AGI GUATEMALA/22/R.1/N.11.

²³ Voir notamment FR AD017 B 5655/fol. 100-101, B 5665/fol. 8-11, B 5669/fol. 191-196; et Marcel Delafosse, « La Rochelle et les Iles au XVII^e siècle », in *Revue d'histoire des colonies*, t. 36, nos.127-128 (3^e et 4^e trimestres 1949), p. 259, 261.

²⁴ Archives municipales du Havre, Fonds Boivin-Colombel, 49Z6, lettre de Jean Le Vasseur à Isaac Boivin, île de la Tortue, juillet 1646.

²⁵ AGI SANTO DOMINGO/102/R.4/N.39, information faite par ordre du gouverneur et capitaine général de la Havane et île de Cuba, 9 au 19 novembre 1649.

De Riest, alias Van Der Eiden, dit aussi « capitaine Flip ». ²⁶

Quoi qu'il en soit, le capitaine Bequel est l'un des premiers flibustiers à fréquenter la Jamaïque récemment conquise par les Anglais. Le 13 décembre 1659, il reçoit un congé (ou laisser-passer) du commandant militaire de cette nouvelle colonie anglaise l'autorisant à quitter Cagway (la future Port Royal). ²⁷ Quatre ans plus tard, il est même porteur d'une commission en bonne et due forme du gouverneur de la Jamaïque pour prendre sur les Espagnols. Il commande alors une frégate de fabrique française armée de huit canons, avec 70 hommes d'équipage. Il ne réside toutefois pas dans la colonie anglaise, mais à la Tortue et côte Saint-Domingue. ²⁸ C'est tout ce que les archives ont livrés jusqu'ici de sa longue carrière.

Il pourrait avoir fait un voyage en France en 1665 ou 1666. En effet, il existe dans le tabellionage de Dieppe, une reconnaissance de dette datée du 25 février 1667, faite par un Philippe Bequel, par laquelle celui-ci reconnaît devoir 33 pièces de huit pour un fusil, de la poudre, des munitions et autres nécessités. Ce Bequel s'embarque alors à Dieppe pour une destination qui n'est pas donnée, mais — comme le remarquait le défunt historien français Gabriel Debien, qui a découvert cette minute notariale — il ne fait aucun doute qu'il se rendait à Saint-Domingue, car il n'y avait que là qu'il était coutume de payer les comptes en monnaie espagnole. ²⁹ À prime abord, il pourrait s'agir d'un homonyme puisque l'intervalle de deux mois (fin février à fin avril 1667) semble très court pour aller de France à la Tortue, et y arriver à temps pour joindre la seconde flotte de L'Olonnais. ³⁰ Toutefois, il existe des exemples de voyages ayant été faits d'un port de Normandie vers la Tortue en neuf semaines et moins. ³¹

Or, il est certain que Bequel joignit L'Olonnais pour son expédition au Nicaragua, et la

²⁶ Arnold J. F. Van Laer, *New York Historical Manuscripts: Dutch, Vol. III Register of the Provincial Secretary, 1648-1660* (Baltimore: The Holland Society of New York, 1974), p. 182-183, 247-248; et Malcolm Friedberg, *Winthrop Papers, Vol. VI, 1650-1654* (Boston: The Massachusetts Historical Society, 1992), p. 180-182.

²⁷ BL Add MS 12423, f. 79r.

²⁸ BL Add MS 11410, f. 7, *An account of the private ships of war belonging to Jamaica and Turtodos in 1663*. Dans ce document, le nom est écrit phonétiquement sous cette forme : « Buckell ».

²⁹ Gabriel Debien, « Les premiers trafics des îles: flibuste, chasse et pêche », in *Annales des Antilles*, nos. 3/4 (1955), p. 86.

³⁰ Pour la date du départ de cette flotte, voir l'information touchant le décès de Jean Le Roux, alias le Manceau, Le Mans, 12 avril 1672, retranscrite in Gustave-René Esnault, *Inventaire des minutes anciennes des notaires du Mans (XVII^e et XVIII^e siècles)*, t. V. (Le Mans: Imprimerie-Librairie Leguicheux et Cie, 1897), p. 39-41; et FR AN (Paris) AE/B/1/645/fol. 346, déclaration faite devant le consul de France à Lisbonne, 12 février 1675.

³¹ Par exemple, FR AD014/B 2 II/293, rapport de mer de Pierre Duval, 8 janvier 1676, parti de Honfleur le 26 février 1675, et arrivé au Cap français (côte nord de Saint-Domingue) le 3 mai suivant. Et encore plus rapide : FR AD014/B 2 II/290, rapport de mer de Jacques Sanson, 27 octobre 1670, parti de Honfleur le 20 mars 1670, et arrivé à la Tortue le 13 mai suivant.

preuve, indirecte — il est vrai —, est fournie par le mémoire lui-même : j'y reviendrai dans la section suivante. Bequel commandait-il alors l'un des navires de L'Olonnais? Outre ce que rapporte Exquemelin à propos de cette expédition,³² il existe une liste de sept capitaines ayant pris part à cette expédition de Nicaragua, mais le nom de Bequel n'y figure pas.³³ Dans le mémoire, Bequel déclare pourtant avoir perdu lors des guerres de 1666-1668 plus de 20 000 écus³⁴, ce qui représente une grosse somme, et pour un capitaine corsaire, il ne peut s'agir que d'un navire de bon tonnage, avec mature, gréement et artillerie. Or, le plus gros bâtiment flibustier relevant de l'île de la Tortue à cette époque était le *Saint-Jean*, une flûte de quelque 300 tonneaux prise à Maracaïbo, servant de vaisseau-amiral dans la flotte de L'Olonnais. Il n'est donc pas exclu que Bequel en fût le principal propriétaire.

Toponymie ancienne de l'actuel Belize

Le premier intérêt du mémoire réside dans les renseignements que ses auteurs donnent quant à la toponymie et à la géographie historique du territoire qui, de nos jours, correspond au Belize. Au XVII^e siècle, celui-ci faisait partie de la province de Yucatán, formant le sud-est de la péninsule du même nom découpée par le golfe du Honduras. Dans le mémoire, il est circonscrit entre la rivière de Matique (baie de Amatique) et l'île de Somba (aujourd'hui Ambergris Caye). C'est durant la guerre de Dévolution (1667-1668) — comme Bequel le dit — que les Anglais (de la Jamaïque) commencèrent à fréquenter la région pour y faire la traite avec les peuples autochtones et y couper du bois de campêche. Cette dernière activité sera d'ailleurs à l'origine de l'occupation permanente du territoire par les Anglais, et plus tard de la formation d'une

³² Oexmelin, *Histoire des aventuriers flibustiers qui se sont signalez dans les Indes* (Paris: Jacques Le Febvre, 1699), t. I, p. 259-305.

³³ Déclaration d'Étienne de Netre, Granada, 11 octobre 1668, in AGI GUATEMALA/22/R.1/N.11/ *Testimonio de los autos criminales hechos por la justicia ordinaria de la ciudad de Granada del distrito de la Audiencia de Guatemala contra Nicolás de Cobá, Indio de la provincia de Campeche, por pirata y andar robando con el enemigo francés y metidolos en la laguna de Granada*. À tout le moins, il est impossible de l'identifier sûrement parmi les sept capitaines qui y sont nommés (dont quatre sont aussi mentionnés par Exquemelin), mais il pourrait être celui que ce document espagnol appelle *Abrisel*.

³⁴ Lorsque Bequel parle d'écus, il faut comprendre la pièce de huit [réaux] espagnole, qui était alors à parité avec l'écu de même métal qui avait cours en France. Voir Alexandre Olivier Oexmelin, *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes* (Paris: Jacques Le Febvre, 1699), t. I, p. 115; et Antoine Furetière, *Dictionnaire universel* (La Haye: Arnout et Reinier Leers, 1690), t. I, sous l'entrée *Escu*. Ici, l'écu, ou son équivalent espagnol la pièce de huit, est évidemment utilisé comme monnaie de compte pour évaluer la perte de patrimoine subie par le flibustier.

colonie britannique au Honduras de plein droit, aujourd'hui le Belize³⁵.

Ce nom de Belize provient de la sinueuse rivière du même nom que les Espagnols appelaient *Balix* ou *Balis*³⁶ et qui est vraisemblablement d'origine maya³⁷ comme celui d'au moins deux autres grandes rivières de la région se déversant dans le golfe du Honduras³⁸. C'est cette rivière que les deux flibustiers français appellent la rivière de Balise³⁹, et c'est sous ce nom que je la désignerai par la suite. Au large, en face de son embouchure, se trouvent plusieurs cayes, ou petites îles, où les flibustiers de passage viennent se mettre à l'abri durant la mauvaise saison, et où, plus tard, les navires jamais engagés dans la traite du bois de campêche viendront aussi prendre leur charge. Les Espagnols appellent la principale d'entre elles, Cayo de Cocina, nom qu'ils utilisent parfois pour désigner l'ensemble des cayes de la région (Cayos de Cocina). Confondant *cocina* (« cuisine ») avec son homonyme *cosina* (« cousine »), Bequel en fait une traduction littérale : Caye Cousine. De même, les Anglais l'appelleront *Key*

³⁵ Le territoire demeurera officiellement espagnol jusqu'au début du XIX^e siècle, au moment où les Anglais auront délaissé depuis longtemps (1763) la coupe du bois de campêche (*Haematoxylum campechianum*) pour exploiter le bois d'acajou (*Swietenia macrophylla*), plus rentable. Ce n'est pourtant qu'en 1862 que l'établissement anglais de Belize, dans la « baie de Honduras », deviendra officiellement une colonie sous le nom de Honduras britannique (rebaptisé Belize en 1973), jusqu'à son indépendance en 1981.

³⁶ Les deux orthographes se retrouvent dans les documents espagnols des années 1640. Voir, par exemple, AGI Guatemala 16, R.5, N.37, *Testimonio de las declaraciones de tres prisioneros que recibió el alcalde mayor del puerto de Santo Thomas de Castilla*; AGI MEXICO/360/R.5/N.33, *Auto del señor marques de Santo Floro, gobernador y capitán general de las provincias de Yucatán, Coçumel y Tabasco*, 10 décembre 1642; et AGI GUATEMALA/16/R.4/N.22, lettre du président Diego de Avendaño au roi d'Espagne, Guatemala, 26 mars 1643.

³⁷ Le mot signifierait « eaux boueuses » en langue maya. Voir Renate J. Mayr, *Belize : tracking the path of its history* (Zurich: Lit, 2014), p. 105-108; ce livre donne toutes les théories quant à l'origine du nom. À mon avis, celle d'un mot maya demeure la plus probable.

³⁸ Sibun River et Sittée River, qui tirent respectivement leurs noms des établissements indiens de *Xibun* (Maya Mopán) et *Dzoite* (Chol Manché). La seconde de ces rivières seulement est mentionnée dans le mémoire sous le nom de *Sicuté*, manifestement une corruption française de *Dzoite*.

³⁹ Des Espagnols qui furent prisonniers de L'Olonnais l'appellent *Valiza*, probablement sous l'influence du français *Balise*; voir les ratifications d'Antonio Moreno et Francisco Pérez, Guatemala, 14 janvier 1669, in AGI GUATEMALA/22/R.1/N.11. Toutefois, en 1677, un missionnaire dominicain qui visite la région, et qui tient le nom de la rivière des Indiens qui l'accompagnent, utilise le nom *Balix*; voir Fray Francisco Ximénez, O. P., *Historia de la provincia de San Vicente de Chiapa y Guatemala de la Orden de predicadores* (Tuxtla Gutiérrez: Guatemala, 1930), vol. II, p. 393-396. D'ailleurs, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, en espagnol, l'usage est d'appeler la rivière *Valiz* ou *Baliz*; voir notamment AGI MP-MEXICO/392, *Territorio señalado á los Ingleses para el corte del palo de tinte* (1783). Les plus anciennes formes anglaises du nom sont *Bullys* (1704) et *Bellese* (1721); voir Stephen L. Craig, *British Honduras : past and present* (London: G. Allen and Unwin, 1951), p. 63; et *History of the voyages and travels of Capt. Nathaniel Uring* (Londres: J. Peele, 1726), p. 354.

*Cousin*⁴⁰ avant de la rebaptiser au XVIII^e siècle, Saint George's Caye⁴¹, nom qu'elle a conservé jusqu'à aujourd'hui.

Hormis cette caye, Bequel en nomme deux autres qui sont, comme la première, devant la rivière de Balise, soit la caye à Abraham et celle à Philippe. Ces deux appellations ont toutefois disparues depuis longtemps,⁴² et il est extrêmement difficile de dire à quelles cayes du Yucatán (aujourd'hui, les cayes du Belize) elles peuvent correspondre. Bequel indique bien que ces deux cayes et Cousine sont toutes trois devant la rivière de Balise, « distantes de trois lieues les unes des autres », écrit-il, toutes sur une même ligne. Il précise également que Cousine est la plus proche de l'embouchure de la rivière, à trois lieues (environ 13 km). Puisque nous connaissons sa localisation exacte (Saint George Caye), les cayes à Abraham et à Philippe pourraient être Water Caye, au sud, et Caye Chapel, au nord, toutes deux à même distance environ de la première, mais je ne peux l'affirmer avec certitude.

Par contre, il est plus facile de déterminer l'origine de leurs noms. Comme Dampier le remarquait pour certaines des cayes de l'archipel de San Blas (Panama), les équipages flibustiers avaient coutume de donner aux petites îles désertes où ils carénaient le nom de leurs capitaines.⁴³ En l'occurrence, ces deux cayes du Yucatan ont vraisemblablement été baptisées en l'honneur de capitaines qui avaient déjà coutume d'y caréner lorsque Bequel y vint lui-même pour la première fois, vers la fin des années 1640. La caye à Philippe pourrait ainsi avoir été baptisée d'après le prénom de Bequel lui-même, mais — comme je le montrerai ensuite — puisqu'une autre caye de la région porte son nom de famille, et qu'il le précise dans le mémoire, et qu'il ne le fait pas pour cette caye à Philippe, cela est improbable. Elle doit plutôt son nom à un autre capitaine Philippe, le Néerlandais Flip De Reist, dont j'ai parlé précédemment et qui résida dans le golfe du Honduras, de 1642 à 1648.⁴⁴ Quant à la caye à Abraham, son nom provient assurément du flibustier du même nom qui pilla deux fois la ville de Bacalar (1648 et

⁴⁰ Elle apparaît pour la première fois en 1726 dans la carte *A new draught of the Bay of Honduras by Captain Nathaniel Uring*, jointe à l'*History of the voyages and travels* de celui-ci.

⁴¹ Sur plusieurs cartes de la fin du XVIII^e siècle, l'on peut effectivement voir les deux noms; par exemple, BNE MR/4/I SERIE 29/002, *A Map of a Part of Yucatan* (Londres: William Faden, 1787).

⁴² Elles ne se trouvent pas dans *A new draught of the Bay of Honduras*, du moins pas sous ces noms, mais la caye à Abraham est mentionnée sous ce nom (*Cayo de Abrahán*) dans les documents espagnols contemporains du mémoire; voir les divers témoignages d'actes se trouvant dans AGI GUATEMALA/22/R.1/N.11.

⁴³ William Dampier, *A New Voyage Round the World* (Londres: James Knapton, 1697), p. 22-23.

⁴⁴ Arnold J. F. Van Laer, *New York Historical Manuscripts: Dutch, Vol. III Register of the Provincial Secretary, 1648-1660* (Baltimore: The Holland Society of New York, 1974), p. 182-183, 247-248; Malcolm Friedberg, *Winthrop Papers, Vol. VI, 1650-1654* (Boston: The Massachusetts Historical Society, 1992), p. 180-182; et AGI SANTO DOMINGO/102/R.4/N.39, information faite par ordre du gouverneur et capitaine général de la Havane et île de Cuba, 9 au 19 novembre 1649.

1652), mais dont l'on ignore la nationalité.⁴⁵

Au large de cette première rangée de cayes, Bequel en décrit une seconde qui lui est parallèle et qu'il désigne collectivement sous le nom de Terre-Neuve. Ce sont les actuelles Turneffe Islands. Le toponyme moderne montre que les Anglais n'ont fait qu'adapter phonétiquement le nom français, ou son équivalent latin *Terra Nova*.⁴⁶ La plus méridionale d'entre elles se nomme aujourd'hui Caye Bokel. Or, le flibustier écrit justement que l'une des cayes de Terre-Neuve porte son nom (caye à Bequel) parce qu'il a été le premier à y caréner vingt ans auparavant (soit vers 1649). Le nom de cette caye n'apparaît pas sur les cartes géographiques avant le XVIII^e siècle. Sur celles provenant d'Espagne, il est habituellement orthographié *Quiviquel* ou *Quibiquel*, une corruption de son nom anglais.⁴⁷ Il y a aussi *Cayo del Boquete*, plus proche de la forme française.⁴⁸ Chez les Anglais, l'on retrouve généralement Key Bokel ou Bokell. C'est d'ailleurs chez eux — et ce n'est guère surprenant — que j'ai trouvé les plus anciennes références concernant le nom de cette caye (*Bokel Key*), notamment dans une carte datant de 1735.⁴⁹ Cependant, une preuve incontestable — et plus ancienne que celle-ci — se trouve dans le livre des voyages du capitaine Uring, qui plus d'un demi-siècle

⁴⁵ Diego López Cogolludo, *Historia de Yucathan* (Madrid: Juan García Infanzón, 1688), p. 715, 749-750. Ce capitaine Abraham a souvent été identifié à Willem Blauvelt, actif comme flibustier de 1638 à 1665. Mais il s'agit d'une erreur puisque Blauvelt était connu des Espagnols sous le nom de *Lufa* ou *Rufa*, ou simplement *Guillermo*, d'après son prénom.

⁴⁶ La plus ancienne forme anglaise est d'ailleurs *Tornef*, ce qui penche plutôt pour une corruption du français *Terre-Neuve*. Voir *History of the voyages and travels of Capt. Nathaniel Uring* (Londres: J. Peele, 1726) p. 362.

⁴⁷ Voir par exemple: AGI MP-GUATEMALA/222, *Descripción Geográfica que representa las costas desde Sotavento del Puerto de San Francisco de Campeche hasta Barlovento del Cabo titulado la Punta de San Blas* (1776); et AGI MP-Mexico 198, *Plano de los tres Ríos de Balyz, Nuevo y Hondo* (v. 1764).

⁴⁸ AGI MP-GUATEMALA/331, *Pedazo de costa desde Río Tinto hasta el Belise o Walix* (1784).

⁴⁹ Par exemple, *A Map of a Part of Yucatan* (Londres: William Faden, 1787), dont des copies existent dans plusieurs bibliothèques nationales (BNF, GE SH 18 PF 143/DIV 2 P 3 et BNE MR/4/I SERIE 29/002). Voir également, BNF, GE SH 18 PF 143/DIV 2 P 1, *The Spanish and Musketor shore and the bay of Honduras and the Islands adjacent* (1735). La date d'un exemplaire (peut-être l'original) se trouvant dans les archives britanniques sous la cote TNA CO 700/British Honduras1 est estimée à 1710.

après Bequel, vint à cette caye qu'il nomme *Key Bwekell*.⁵⁰

Relations des flibustiers avec les Mayas

C'est une chose avérée que les flibustiers ont noué des relations d'amitié avec certains peuples autochtones des Amériques, quoique souvent éphémères, il est vrai. Deux de ces alliances les plus connues sont celle avec les populations du cap Gracias a Dios et de la côte des Mosquitos (dont les descendants forment aujourd'hui la nation métissée Miskito) et celle avec les Indiens du Darien (aujourd'hui les Kunas, du Panama). En conjonction avec d'autres documents d'époque, le mémoire apporte des informations inédites quant aux relations des flibustiers avec un autre peuple de l'Amérique centrale, les Mayas, et il est même raisonnable d'avancer que les capitaines Bequel et Vauquelin furent les témoins des débuts d'une amitié qui dura quelques années.

Décrivant la rivière de Balise, Bequel écrit que Vauquelin et lui l'ont remontée en canots sur 40 lieues et qu'ils y ont trouvé « des villages d'Indiens qui sont fort francs », c'est-à-dire libres, autrement dit non soumis aux Espagnols. Ces Indiens sont très industrieux, cultivant le maïs et le cacao, élevant de la volaille, et ramassant également, dans la forêt, de la vanille, de la gomme et de la cire. Ne craignant point les étrangers, ils font alors volontiers du troc sur ces trois derniers produits avec des barques jamaïquaines qui viennent à la côte du Yucatan expressément pour faire cette traite. De plus, auparavant, durant la guerre de Dévolution, précise Bequel, ils faisaient aussi le commerce avec les flibustiers venant caréner dans les cayes du Yucatan, en face de la rivière de Balise, leur fournissant du maïs contre une partie de leur butin.

C'est manifestement lors de cette guerre que Bequel et Vauquelin rencontrèrent ces « Indiens de Balise », et que les flibustiers établirent avec eux des relations d'affaires. Une confirmation se trouve dans un autre mémoire de la sous-série Marine 3JJ, rédigé une décennie plus tard, encore une fois, par un capitaine flibustier de Saint-Domingue. Son auteur, le sieur Jean de Grammont, parlant de ces Indiens de Balise, y écrit qu'ils ont eu autrefois commerce avec les flibustiers, « particulièrement François L'Hollonois,

⁵⁰ *History of the voyages and travels of Capt. Nathaniel Uring* (Londres: J. Peele, 1726) p. 362. L'auteur y écrit :

« I... set sail from Jamaica together in September 1720. In about eight days, we sight of the Four Keys Reef... We passed by it to the Southward standing for Tornef, but night coming on, we brought to and lay till morning, it being dangerous running among the islands and keys in the night. When it was night, we made sail, and soon after we saw **Key Bekell**, but before we could reach it, the wind veer'd to the Westward, and blew fresh. However, we got under Tornef to an anchor, and staid two or three days till the wind eased, and then plied down to Bellese River, where we arrived in about four or five days more. »

La carte jointe à cet ouvrage, intitulée *A new draught of the bay of Honduras*, est la plus ancienne représentation géographique que j'ai pu trouver de la caye à Bequel. C'est M. Jacques Gasser qui, le premier, à la suite de la lecture du mémoire de Bequel et Vauquelin, a identifié cette petite île avec l'actuelle Caye Bokel, et qui m'a communiqué sa découverte.

qu'ils espèrent tous les jours pour leur roi parce qu'après la prise d'une hourque, il leur donna environ deux tonneaux de fer travaillé et non travaillé... ». ⁵¹ Or, L'Olonnais et ses capitaines — dont Vauquelin et Bequel —, ont effectivement conduit aux cayes du Yucatan la hourque *San Francisco de Asís*, à bord de laquelle il y avait bien du fer, qui servait notamment comme lest. ⁵² Mais y ont-il véritablement traité avec les Indiens de Balise? Les témoignages contemporains des événements demeurent imprécis. Des Espagnols qui ont été prisonniers de L'Olonnais durant cette expédition ne l'affirment pas directement : il y eut des contacts avec des Indiens, les flibustiers en ont obtenu des vivres, mais plutôt de force que de gré, puisque ceux-ci auraient pillé deux villages proches de la côte pour en avoir. ⁵³ Si c'est le cas, ces Indiens victimes des flibustiers de L'Olonnais n'étaient pas ceux de Balise, mais les Choles de Manché, qui occupaient alors un large territoire allant de la rivière Dzoite (Sicuté dans le mémoire, aujourd'hui Sittée River) jusqu'aux abords du Golfo Dulce (lac de Izabal) ⁵⁴. Ces Indiens-là sont ceux de l'arrière-pays de la caye Patience que Bequel décrit comme étant très dociles, et pour cette raison, « fort aisés à réduire si l'on en prenait la peine ». Or, avant d'aller aux cayes de la rivière de Balise, la flotte de L'Olonnais fit effectivement escale à cet endroit. ⁵⁵

Toutefois, L'Olonnais et ses capitaines sont demeurés environ cinq mois (janvier à mai 1668) parmi les cayes de Balise, et aucuns de leurs prisonniers ne les ont

⁵¹ FR AN (Paris) MAR/3JJ/282/3, *mémoire pour la Cour fait par Granmont dans ses courses aux Isles de l'Amérique*, 21 août 1679.

⁵² Déclaration de Georges Quinette, Granada, 10 décembre 1669, in AGI GUATEMALA/22/R.1/N.11, témoignage d'actes sans titre joint à la lettre du président de l'audience royale de Guatemala, du 28 février 1669; et celle d'Étienne de Netre, Granada, 11 octobre 1668, in *idem*, *Testimonio de los autos criminales hechos por la justicia ordinaria de la ciudad de Granada del distrito de la Audiencia de Guatemala contra Nicolás de Cobá, Indio de la provincia de Campeche, por pirata y andar robando con el enemigo francés y metidoles en la laguna de Granada*.

⁵³ Témoignage d'Alonso de Contreras, Granada, 8 octobre 1668, in AGI GUATEMALA/22/R.1/N.11, *Testimonio de los autos criminales hechos por la justicia ordinaria de la ciudad de Granada del distrito de la Audiencia de Guatemala contra Nicolás de Cobá, Indio de la provincia de Campeche, por pirata y andar robando con el enemigo francés y metidoles en la laguna de Granada*. Voir aussi les déclarations d'Antonio Moreno, Francisco Pérez et Juan Antonio, Granada, 6 et 10 décembre 1669, in *idem*, témoignage d'actes sans titre joint à la lettre du président de l'audience royale de Guatemala, du 28 février 1669.

⁵⁴ Concernant les Chol Manché, voir Cédric Becquey, « Quelles frontières pour les populations cholanes? », in *Ateliers d'anthropologie*, 37 (2012). URL : <http://ateliers.revues.org/9181> ; DOI : 10.4000/ateliers.9181.

⁵⁵ Déclaration de Ignacio de Leiva, Séville, 18 octobre 1672, in AGI ESCRIBANIA/1092A/El Señor fiscal con el teniente Madera, y por otro nombre Simón Boni, de nación Francés, sobre haber comerciado en las Indias y pirateando en las costas de ellas con una escuadra de navíos.

accompagnés dans toutes les descentes qu'ils ont pu faire à la côte de Yucatan.⁵⁶ Le seul qui aurait pu en parler, un Indien yucatèque nommé Nicolás de Cobá, accusé d'avoir pris parti avec eux, et qui leur servait également d'interprète, ne fut pas interrogé sur ce point.⁵⁷ Toutefois, deux témoins espagnols rapportent une curieuse anecdote : lorsqu'ils étaient devant la rivière de Balise, Cobá aurait dit aux Français que les Indiens de la côte de Yucatan étaient en guerre contre d'autres, fort riches, vivant à l'intérieur des terres, et qu'une fois ceux-ci conquis, les flibustiers pourraient aller facilement à la province de Guatemala, dont ces Indiens étaient voisins.⁵⁸

Ces Indiens fort riches, voisins du Guatemala, sont-ils les Indiens de Balise mentionnés par Bequel, et plus tard par Grammont? Cette question en soulève une autre à laquelle il faut d'abord répondre : qui étaient exactement ces Indiens de Balise? C'est le témoignage de trois Français qui se rendront aux Espagnols, cinq ans après le séjour de L'Olonnais dans le golfe de Honduras, qui permet de les identifier de manière assurée. Les trois hommes appartenaient à un navire flibustier français qui avait caréné en 1672 à la caye Cousine et dont l'équipage avait échangé des outils en fer contre du maïs avec les Indiens rebelles... de la rivière Tipú.⁵⁹ Cet autre nom que donnaient les Espagnols à la rivière de Balise⁶⁰ provenait de celui d'une petite ville maya sise très loin

⁵⁶ Voir les déclarations d'Antonio Moreno, Francisco Pérez et Juan Antonio, Granada, 6 et 10 décembre 1668, in AGI GUATEMALA/22/R.1/N.11, témoignage d'actes sans titre joint à la lettre du président de l'audience royale de Guatemala, du 28 février 1669; ainsi que celles de Ignacio de Leiva et Benito Lorenzo, Séville, 5 mars 1670 et 12 mai 1671 et la confession de Henri de Moray, Séville, 4 février 1671, in AGI ESCRIBANIA/1090B/*El Señor fiscal con Juan Fornibal, Juan Boranjes, Henrique de Miera y Juan de la Piedra, de nación Franceses, sobre haber sido piratas en las costas de las Indias.*

⁵⁷ Confession de Nicolás de Cobá, Granada, 8 octobre 1667, in AGI GUATEMALA/22/R.1/N.11, *Testimonio de los autos criminales hechos por la justicia ordinaria de la ciudad de Granada del distrito de la Audiencia de Guatemala contra Nicolás de Cobá.* — Dans ces documents, le nom de cet Indien est aussi orthographié *Cobo* et *Covo*, et bien que Cobá existât alors comme patronyme chez les Yucatèques, il est donc possible que le nom de famille ait été Covoh ou Kovoh. Lorsque j'emploie le qualificatif « Yucatèque » c'est pour désigner les Mayas, originaires de la province de Yucatán, provenant de lieux comme Campeche, Mérida, etc. soumis aux Espagnols.

⁵⁸ Ratifications d'Antonio Moreno et de Francisco Pérez, Granada, 14 janvier 1669, in AGI GUATEMALA/22/R.1/N.11, témoignage d'actes sans titre joint à la lettre du président de l'audience royale de Guatemala, du 28 février 1669.

⁵⁹ Déclarations de Gabriel de Bourgogne, Hervé Hue et Louis Blais, Veracruz, 15 et 16 juin 1673, in AGI MEXICO/48/R.1/N.39, *Noticias de enemigos participadas de la nueva ciudad de la Veracruz y resolución que se tomó sobre ellas por Su Excelencia en junta general.* C'est par leur témoignage que les autorités de la Nouvelle-Espagne apprendront cette « nouvelle amitié » entre les Indiens de Tipú et les flibustiers français et anglais; voir l'opinion de Pablo de Hita y Salazar, gouverneur de Veracruz, février 1674, in AGI MEXICO/559/*Relación de las noticias de enemigos franceses y ingleses piratas de estas costas y las de Campeche y islas de Barlovento y las que, hoy, poseen y gente que habitan cada una de ellas, etc.*

⁶⁰ Surtout à sa partie loin en amont; voir J. Eric S. Thompson, *The Maya of Belize: Historical Chapters Since Columbus* (Belize, The Benex Press, 1974), p. 31.

en amont, sur l'un des tributaires de cette même rivière.⁶¹

À l'époque du séjour de L'Olonnais, les Indiens de Tipú étaient en rébellion contre les Espagnols depuis trente ans (1638),⁶² et ils le demeureront jusqu'en 1695.⁶³ Dès son indépendance, Tipú fut l'un des refuges des Indiens yucatèques fuyant la domination espagnole. En 1641, quelques années seulement après le début de la révolte, deux moines franciscains tentèrent sans succès de ramener les habitants de Tipú dans le giron espagnol.⁶⁴ L'année suivante, les autorités de la province de Yucatán craignaient que d'autres Indiens dépendant de la ville de Salamanca de Bacalar ne se joignent aux rebelles, ou pire que tous ensemble, ils se mettent à assister les flibustiers alors nombreux à fréquenter le golfe du Honduras et qui venaient d'ailleurs de mettre à sac Bacalar elle-même.⁶⁵

Pourtant, vers le milieu de la décennie suivante, un capitaine nommé Francisco Pérez, à la tête de petites troupes d'Espagnols et d'Indiens levés à Bacalar, entra quatre fois (1654-1656) dans la région, recensa les Indiens occupant divers lieux en aval de Tipú, sur la Balise, mais il ne put jamais aller à la ville indienne elle-même puisque la rivière, à cause de crues importantes, n'était apparemment pas navigable jusques là.⁶⁶ Si les Indiens de Tipú permirent à Pérez d'entrer sur leurs terres, ce fut peut-être pour se ménager éventuellement une alliance avec les Espagnols puisqu'au même temps, ils auraient été en guerre avec les belliqueux Itzaes, vivant à une centaine de kilomètres à

⁶¹ Grâce à l'analyse des documents espagnols, les travaux archéologiques effectués depuis 1978 dans la localité de Negroman, sur les rives de la Macal, l'un des tributaires de la Belize, ont prouvé que c'est à cet endroit que se trouvait Tipú. Voir à ce sujet, Keith P. Jacobi, *Last Rites for the Tipu Maya: Genetic Structuring in a Colonial Cemetery* (Tuscaloosa: University of Alabama Press, 2000), p. 12-14.

⁶² Grant D. Jones, *The Conquest of the Last Maya Kingdom* (Stanford: Stanford University Press, 1998), p. 52-53; et Laura Caso Barrera, « Guerre et factionnalisme entre les Itzaes durant la période coloniale », in *Civilisations*, 55 (2006), p. 52-69.

⁶³ Juan de Villagutierre y Sotomayor, *Historia de la conquista de la provincia de El Itza* (Madrid: Lucas Antonio de Bedmar y Narvaez, 1701), p. 127. En 1707, Tipú sera définitivement abandonnée et ses habitants déplacés sur les rives du lac Petén; voir à ce sujet, Grant D. Jones, *The Conquest of the Last Maya Kingdom* (Stanford: Stanford University Press, 1998), p. 408.

⁶⁴ Diego López Cogolludo, *Historia de Yucathan* (Madrid: Juan García Infanzón, 1688), p. 640-653.

⁶⁵ AGI MEXICO/360/R.5/N.33, *Relación que el dicho tesorero hace en cumplimiento de la orden antecedente de la causa porqué el dicho navío arribó y se le dio permisión para descargar la hacienda que él traía*, Mérida de Yucatán, 13 décembre 1642. Cette crainte, quoique prophétique, ne se réalisa que 25 ans plus tard, si l'on considère que L'Olonnais fut le premier qui négocia cette sorte d'alliance avec les Indiens de Tipú.

⁶⁶ France V. Scholes et Sir Eric Thompson, « The Francisco Pérez Probanza of 1654–1656 and the Matrícula of Tipu (Belize) », in Grant D. Jones, *Anthropology and History in Yucatán* (Austin et Londres: University of Texas Press, 1977), p. 43-68. Voir également Pedro Bracamonte y Sosa, *La conquista inconclusa de Yucatán: los Mayas de la montaña, 1560-1680* (México: Miguel Angel Porrúa, 2001), p. 215-218.

l'est, dans la région du lac Petén Itzá.⁶⁷ Si l'entrée des Espagnols ne fut pas une conséquence de la guerre contre les Itzaes, peut-être en fut-elle l'une des causes. Il serait, en effet, également possible — et plus probable — que Tipú ait été plutôt prise dans la lutte opposant les Itzaes de Canek, dont la capitale se trouvait sur l'île Noh Petén (aujourd'hui Florés), aux autres peuples mayas de la région du lac Petén et qui allaient, justement dans les décennies 1650 et 1660, asseoir leur hégémonie sur presque toute la région.⁶⁸ Si ces hypothèses se confirment un jour, le peuple voisin de la province de Guatemala contre lequel les Indiens de la côte du Yucatán étaient en guerre, auquel le renégat Nicolás de Cobá⁶⁹ fit allusion devant les prisonniers de L'Olonnais, seraient donc ces Itzaes de Canek.⁷⁰

Quoiqu'il en fût, Tipú était, depuis au moins 1638, et demeurerait, un territoire satellite de ses puissants voisins, les Itzaes du lac Petén. D'ailleurs, une partie de ses habitants étaient des Itzaes de Canek ou de Yalain, ou du moins étaient-ils unis à ces groupes par diverses unions matrimoniales. L'autre partie était formée par des Yucatèques qui avaient fui au cours des ans le joug espagnol, provenant non seulement de la région de Bacalar, mais d'ailleurs au Yucatan.⁷¹ L'intérêt des Itzaes pour Tipú était à la fois politique, stratégique et économique. Servant de tampon entre les Espagnols et eux, la région de Tipú produisait également du cacao, qui se cultivait très mal au lac Petén. Ses habitants fournissaient aussi aux Itzaes du fer, ce métal si prisé des populations indiennes que les premiers obtenaient dans leurs échanges avec les autres Mayas

⁶⁷ Diego López Cogolludo, *Historia de Yucathan* (Madrid: Juan García Infanzón, 1688), p. 656. Bracamonte y Sosa reprend cette hypothèse dans son livre *La conquista inconclusa de Yucatán*.

⁶⁸ Les Itzaes auraient été en fait une confédération assez lâche d'au moins trois petits « royaumes » ou provinces mayas indépendants, soit Canek (occupant le sud et à l'ouest du lac Petén) où étaient les véritables Itzaes, Kovoh (le nord) formés de Yucatèques et d'Itzaes, et enfin Yalain (l'est) dont la population semble avoir été métissée d'Indiens des ethnies Itza, Chol et Mopán. C'est de cette troisième et dernière province, dont elle était la plus proche, que Tipú semble avoir dépendu à l'origine. À ce sujet, voir notamment Don S. Rice, Prudence M. Rice et Timothy Pugh, « Settlement Continuity and Change in the Central Peten Lakes Region: The Case of Zacpeten », in Andrés Ciudad Ruiz et al., *Anatomía de una Civilización: Aproximaciones Interdisciplinarias a la Cultura Maya* (Madrid, Sociedad Española de Estudios Mayas, 1998), p. 207–252; ainsi que Grant D. Jones, *The Conquest of the Last Maya Kingdom* (Stanford: Stanford University Press, 1998), p. 54-56.

⁶⁹ AGI GUATEMALA/22/R.1/N.11, *Testimonio de los autos criminales hechos por la justicia ordinaria de la ciudad de Granada del distrito de la Audiencia de Guatemala contra Nicolás de Cobá*. — Cet Indien n'était pas le seul Maya originaire de Campêche qui suivait alors L'Olonnais. Il y en avait au moins un autre nommé Francisco Can. Tous deux, après avoir été quelque temps prisonniers à la Tortue, avaient joint les flibustiers comme hommes libres. Il est raisonnable de croire que les deux furent impliqués, comme interprètes, dans les négociations entre L'Olonnais et les Indiens de Tipú.

⁷⁰ Il serait tout aussi possible que cette riche nation indienne voisine du Guatemala ait été les Lacandones (appartenant au groupe linguistique chol), ennemis héréditaires des Itzaes; voir Laura Caso Barrera, « Guerre et factionnalisme entre les Itzaes durant la période coloniale », in *Civilisations*, 55 (2006), p. 52-69

⁷¹ Grant D. Jones, *The Conquest of the Last Maya Kingdom* (Stanford: Stanford University Press, 1998), p. 54-56.

soumis aux Espagnols,⁷² et aussi pendant quelque temps avec des flibustiers comme L'Olonnais.

Toutefois, Tipú était si loin en amont de la rivière de Balise qu'il est peu vraisemblable que Bequel et Vauquelin, ou leur commandant en chef L'Olonnais, ou tout autre flibustier avant ou après eux, s'y soient jamais rendus. C'est en effet une distance de plus de 200 km, en suivant le cours tortueux de la Balise⁷³, qui séparait l'embouchure de cette rivière et la ville de Tipú. Nous sommes donc loin des 40 lieues mentionnées par Bequel, qui représentent au mieux — à raison de quatre kilomètres pour une lieue — 160 km. Cependant, le territoire dépendant de Tipú commençait à Chunukum⁷⁴, à 120 km de l'embouchure de la Balise. Au delà, sur une distance de 30 km, en amont sur cette même rivière, il y avait au moins trois autres villages ou plantations nommés Lucu, Chantome et Zaczuz⁷⁵ relevant tous de Tipú. Enfin, pour atteindre celle-ci depuis Zaczuz⁷⁶, il fallait parcourir encore 67 km en canot. Ainsi, Chunukum, Lucu, Chantome et Zaczuz sont vraisemblablement les villages jusqu'où Bequel et Vauquelin se sont rendus en remontant le cours de la Balise.

Au moment des contacts avec L'Olonnais, la population totale de Tipú, incluant ces divers hameaux ou plantations qui en dépendaient, ne devait pas dépasser un millier d'âmes, et elle n'a sans doute jamais dépassé ce nombre.⁷⁷ En 1679, le capitaine Grammont, quoi qu'il ne soit jamais entré lui-même dans le pays — et l'on verra ci-dessous pourquoi —, les estimaient, quant à lui, à environ 1700.⁷⁸ En 1672, selon

⁷² Voir Laura Caso Barrera, « Guerre et factionnalisme entre les Itzaes durant la période coloniale », in *Civilisations*, 55 (2006), p. 52-69; et Grant D. Jones, « Agriculture and Trade in the Colonial Period Southern Maya Lowlands », in Ken V. Flannery, *Maya Subsistence: Studies in Memory of Dennis E. Puleston* (New York, Academic Press, 1982), p. 275-293.

⁷³ Toutes les distances mentionnés ici sont calculées avec l'outil de mesure de distance de Google Maps en suivant le cours de la rivière Belize, puis celui de son tributaire la Macal, jusqu'au site de Tipú (Negroman).

⁷⁴ Près du village moderne de More Tomorrow.

⁷⁵ Pour ces noms, voir notamment Eleanor Harrison-Buck, « At the Crossroads in the Middle Belize Valley », in *Research Reports in Belizean Archaeology*, Vol. 7 (2010), p. 85-94.

⁷⁶ À la confluence de la Belize avec un autre de ses tributaires, Roaring Creek.

⁷⁷ Selon les sources espagnoles; voir Keith P. Jacobi, *Last Rites for the Tipu Maya: Genetic Structuring in a Colonial Cemetery* (Tuscaloosa: University of Alabama Press, 2000), p. 16. En comparaison, leurs voisins itzaes étaient vingt fois plus nombreux à la fin du siècle, ce qui rend peu vraisemblable une guerre entre eux et les gens de Tipú. En effet, en 1695, les Espagnols estimaient qu'environ 4000 personnes résidaient sur l'île Noh Petén, et entre 24 000 et 25 000 en tout dans la région du lac Petén, en incluant les habitants de Tipú et de ses dépendances; voir Laura Caso Barrera, *Caminos en la Selva: Migración, comercio y resistencia: Mayas yucatecos e itzaes, siglos XVII-XIX* (México: El Colegio de México et Fondo de Cultura Económica, 2002), p. 223-225.

⁷⁸ FR AN (Paris) MAR/3JJ/282/3, *mémoire pour la Cour fait par Grammont dans ses courses aux Isles de l'Amérique*, 21 août 1679.

d'autres flibustiers français qui traitèrent avec eux, ils étaient plutôt au moins un demi-millier.⁷⁹ Il est toutefois impossible de dire si ces derniers flibustiers ont réellement vu 500 Indiens, ou s'ils ont entendu dire que c'était là leur nombre total.

Avant la fin de la décennie, les relations d'affaires des Indiens de Tipú avec les flibustiers s'interrompent brutalement. C'est Grammont qui le rapporte, expliquant que certains de ses collègues avaient insulté ces Indiens, sans préciser la nature de l'insulte, qui exactement en avait été l'auteur et quand cela s'était produit.⁸⁰ Cette rupture survient avant 1677, puisqu'au mois d'août de cette année-là, le dominicain José Delgado, qui revenait des territoires choles au sud et qui fut capturé par des flibustiers anglais qui carénaient à la caye Cousine, ne fait état d'aucune relation entre ces étrangers et les « Yucatèques » de Tipú.⁸¹

Remarques concernant la transcription du mémoire

J'ai retranscrit le mémoire en utilisant une copie photographique qui m'a été fournie par M. Arne Bialuschewski (PhD Kiel).

J'en ai modernisé l'orthographe, sauf celle des noms propres, et celle de quelques mots dont la graphie marque une prononciation différente de celle de leurs équivalents modernes français. C'est le cas, par exemple, et notamment, pour les points cardinaux « est » et « ouest », où il est manifeste, par l'orthographe, que Bequel ne prononçait pas les S que contiennent ces deux mots. J'ai également corrigé la ponctuation qui était déficiente en plusieurs endroits, mais j'ai laissé intacte la division des paragraphes.

Compte tenu de l'analyse que je viens d'en faire, le mémoire n'est annoté — règle générale — que pour expliquer le sens d'un mot désuet, ou pour donner le nom moderne d'un lieu géographique ancien.

Copyright © Raynald Laprise, 2016.

⁷⁹ Déclarations de Hervé Hue et Louis Blais, Veracruz, 15 et 16 juin 1673, in AGI MEXICO/48/R.1/N.39, *Noticias de enemigos participadas de la nueva ciudad de la Veracruz y resolución que se tomó sobre ellas por Su Excelencia en junta general*.

⁸⁰ FR AN (Paris) MAR/3JJ/282/3, *mémoire pour la Cour fait par Grammont dans ses courses aux Isles de l'Amérique*, 21 août 1679.

⁸¹ Fray Francisco Ximénez, O. P., *Historia de la provincia de San Vicente de Chiapa y Guatemala de la Orden de predicadores* (Tuxtla Gutiérrez: Guatemala, 1930), vol. II, p. 393-396. Une autre raison pourquoi les flibustiers n'allèrent jamais jusqu'à Tipú elle-même est sans doute à cause du soin avec lequel ses habitants en interdisaient jalousement l'accès à tout étranger, même seul, comme il le firent pour le dominicain Delgado, auxquels ils refusèrent passage sur leur territoire.

**Mémoire concernant le Golfe des Honduras (1670),
adressé à la Cour de France,
par Philippe Bequel et Moïse Vauquelin, capitaines flibustiers,
produit à la demande du comte d'Estrées, vice-amiral de France**

***Référence : FR AN (Paris) MAR/3JJ/282/10
Transcription et annotation : Raynald Laprise***

[1]¹ Sur la réquisition que nous aurait faite Monseigneur le comte d'Estrée, vice-amiral de France, à nous, Philippe Bequel et Moyze Vauquelin, habitants de ces îles, ci-devant capitaines corsaires faisant la guerre par mer et par terre aux Espagnols, ennemis déclarés de l'État, de lui délivrer des mémoires et instructions du pays appelé le Golfe de Honduras et Côte de Jucatan², pour servir et valoir si besoin est que l'on en veuille avoir une parfaite connaissance, comme aussi des îles adjacentes, avec un fidèle rapport de la bonté du pays et situation de ces îles qui sont de la dépendance dudit golfe.

[2] Le golfe de Honduras s'étend depuis le cap de Catoche, qui est par les vingt degrés, latitude nord de la Ligne, jusques au cap qui porte le nom de Honduras même, que nous appelons la pointe de Castille,³ qui fait l'entrée d'un grand port qui s'appelle Turxillo⁴. Cette pointe est par les quinze degrés de la Ligne. Ledit golfe contient bien cent soixante lieues de tour, à aller terre à terre.

Cette brève description n'est faite qu'au sujet de la déclaration que nous avons faite à monseigneur le vice-amiral d'un certain lieu que nous savons, qui est au fond de ce golfe, où il y a quantité de bois de sapins, qui sont de toutes les grosseurs que l'on **[3]** peut souhaiter pour bâtir des vaisseaux, et même⁵ d'y tirer du brai et du goudron, en ayant lesdits sieurs corsaires tiré plusieurs fois et remâté des bâtiments, qui se sont trouvé merveilleux. C'est pourquoi, lorsque l'on examinera les présentes déclarations, on pourra voir si, par le rapport, on ne pourrait pas en tirer pour le service des vaisseaux de Sa Majesté avec moins de frais et plus de facilité que ceux que l'on tire d'Europe. Cela étant qu'on en veuille faire les preuves, nous nous emploierons, suivant la promesse que nous avons faite à Monseigneur le vice-amiral, d'y aller au premier mandement que l'on nous prescrira avec les **[4]** vaisseaux desquels on nous commettra la conduite pour les charger des bois qui y sont, comme aussi de reconnaître les lieux les plus importants et d'en faire un fidèle rapport en apportant de la montre du bois que nous chargerons sur les lieux, de telle grosseur que le navire pourra souffrir embarquer.

Nous commencerons donc par la description du port de Turxillo, qui est une baie grande de trois lieues de tour, où on est à l'abri de tout vent, hormis le nord'ouët⁶ et le ouët qui donne dans l'embouchure de la baie, et où on pourrait courir du danger s'il en ventait beaucoup. Dans le fond de cette baie est une ville **[5]** qui tire le nom du lieu de

¹ Ces numéros en gras et entre crochets indiquent les pages numérotées dans le mémoire lui-même.

² Yucatán.

³ Punta de Castilla.

⁴ Trujillo.

⁵ De même manière.

⁶ Nord-ouest. Puisqu'il apparaît évident que Bequel ne prononçait pas les S des mots « ouest » et « est » (points cardinaux) comme il était alors d'usage en dialecte normand, j'ai rendu respectivement ces mots sous les formes « ouët » et « êt ».

Turxillo. Elle est à mille pas du bord de la mer, mais elle est dépeuplée de ses habitants, qui se sont retirés à trois autres villes qui sont loin dans les terres, par les continuelles courses de leurs ennemis. Les villes où il se sont retirés s'appellent Le Beolde⁷ et Camajo⁸, qui sont à douze et à dix-huit lieues avant dans les terres. Nous laisserons ces lieux-là comme nous n'avons pas entrepris d'aller plus avant que les confins du bord de la mer de ce golfe. Ce lieu de Turxillo est fort beau et agréable, fertile en toutes sortes de fruits que nous n'avons pas dans nos îles. La ville est dans une plaine, qui est arrosée par trois belles rivières qui coulent à la mer, où au bord d'icelles⁹ [6] sont les magasins où se mettent les marchandises que l'on descend de dedans le pays, comme aussi celles que l'on déchargent des vaisseaux qui vont négocier là.

Les marchandises que l'on fabrique en ce pays méritent bien qu'on en parle pour leur richesse et valeur. Premièrement c'est d'où vient tout cet indigo de Goatimalo¹⁰ si estimé, et la fine cochenille, comme aussi la grane de sylvestre¹¹, quantité d'argent et de cuirs de boeufs, y ayant grand nombre de bestiaux. Il n'y a aussi que de ce lieu seul que sort la salsepareille, la vanille. Nous ne parlerons pas de beaucoup de grandes villes qu'il y a dans les terres jusques sur le bord de la mer du Sud, n'en ayant connaissance que [7] par leur renommée. Nous ne prétendons mettre en lumière que ce que nous avons vu et ce qui peut être utile au voyage qu'on pourrait entreprendre audit golfe, et que l'on puisse ajouter plus de foi à nos écrits, n'écrivant que la vérité des choses.

De ce port de Turxillo, on court la côte, au ouët quart de surouët bien trente lieues jusques à un port que l'on appelle le port de Cavaille.¹² On passe en y allant près de deux îles, qui sont à six lieues de Turxillo. Elles sont fort hautes, élevées, et n'ont pas plus de deux lieues de tour. Il y a deux lieues de canal entre elles et la Terre Ferme. De Turxillo à Cavaille, on ne trouve aucun établissement que quelques Indiens, qui sont par petits villages et qui ont été obligés, aussi bien [8] que les Espagnols, de se retirer plus avant dans les terres à cause qu'ils étaient continuellement pillés par les corsaires.

Dans l'embouchure de ce golfe, il y a quantité d'îles et de cayes, de qui nous parlerons chacune en leur particulier, de leurs grandeur et situation et de ce qu'elles valent, voulant continuer la description premièrement de la Terre Ferme. Le port de Cavailles

⁷ Corruption française de *El Viejo*; il s'agit de la ville d'Olancho El Viejo, aujourd'hui Manto (Honduras).

⁸ Comayagua, qui avait effectivement remplacé Trujillo comme capitale de la province de Honduras.

⁹ Forme ancienne de « celles-ci ».

¹⁰ Guatemala.

¹¹ La cochenille fine et la cochenille sylvestre sont effectivement les deux variétés (l'une domestique, l'autre sauvage) de cet insecte (*Dactylopius sp.*), dont on extrait une teinture rouge. « Grane » est un emprunt littéral de *grana*, autre mot espagnol désignant la cochenille (*cochinilla*).

¹² Puerto de Caballos, aujourd'hui Puerto Cortés (Honduras).

est une grande baie fermée de tout vent, hors le nord-ouët et le nord-nord-ouët qui donne dans l'embouchure et rend la mer grande quand il en vente. Dans l'enfoncement de cette baie, il y a un môle qui s'appelle La Caldero¹³, où il ne peut entrer que des barques qui tirent jusques à six pieds d'eau, mais aussi [9] quand elles y sont, elles sont à l'abri de toutes les injures du temps, n'y ayant que faire d'aucune amarre pour les tenir, attendu que c'est en rentrant que de quelque côté qu'elle aille, elle tombe sur la vase où il n'y a aucune mer ni vent. Dans la grande baie, il y a de l'eau pour le plus grand navire du monde. Il y a une rivière qui porte des canots et chaloupes bien trente lieues au haut, où il y a un gros bourg qui s'appelle St-Pedro¹⁴, d'où il descend quantité des mêmes marchandises que nous avons nommées ci-devant, qui se déchargent dans des magasins établis sur le bord de la rivière.

De ce port de Cavaille, on va chercher le cap à Trois-Pointes¹⁵, [10] où il y a huit lieues. Les Espagnols n'y ont aucun établissement. Il y a quelques villages d'Indiens, encore sont-ils hauts dans la terre, étant sujets à être ravagés des corsaires aussi bien que les Espagnols. Il y a mouillage à ce cap, hors que ce soit la saison des nords qu'il n'y a point d'abri. C'est pourquoi on ne s'arrête pas là. On traverse le golfe, qui n'est pas large de plus de huit lieues, et on se met dans les cayes de Jucatan, où on est en sûreté, et fort bon mouillage.

De ce cap à Trois-Pointes, on va à Matique¹⁶, qui est une rivière qui fait le fond du golfe. La rivière est large d'une portée de mousquet. Elle peut porter [11] une barque qui tirera jusques à six pieds d'eau. Ce n'est pas qu'elle ne soit bien profonde dedans, mais sur la barre de l'embouchure, il n'y a que six pieds d'eau. C'est où mouillent devant les navires et hourques qui y vont négocier. Ces hourques sont des vaisseaux qui sont de six, sept jusques à huit cents tonneaux. Ils se déchargent par le moyen des pataches qu'ils amènent avec eux d'Espagne, et portent leurs marchandises au fort de Matique¹⁷, qui est à douze lieues au haut de la rivière, où sont leurs bodègues¹⁸. C'est un fort de douze pièces de canon et cinquante soldats de garnisons, commandée par un castillan, qui relève de Goatimalo.

¹³ La Caldera, aujourd'hui Laguna de Alvarado (Honduras).

¹⁴ La cité de San Pedro de Ullua, aujourd'hui San Pedro Sula (Honduras). Elle fut pillée par L'Olonnais en 1667.

¹⁵ Traduction littérale de l'espagnol Cabo de Tres Puntas, aujourd'hui au Guatemala.

¹⁶ Rivière d'Amatique (aujourd'hui Río Dulce), qui se déverse dans la baie d'Amatique et prend sa source dans le Golfo Dulce, ou Lago de Izabal.

¹⁷ Ce fort nommé San Felipe de Lara del Golfo Dulce fut construit en 1651, et il a été conservé jusqu'à notre époque.

¹⁸ Emprunt littéral de l'espagnol *bodegas*, signifiant « magasins » ou « entrepôts ».

Nous dirons quelque chose de Goatalmo. **[12]** Goatalmo est une ville¹⁹ qui est fort peuplée d'habitants et d'Indiens naturels du pays. C'est le lieu où les gens sont les plus laborieux et qui s'adonnent le plus au travail, ce qui est contre l'ordinaire des Espagnols, qui sont de leur naturel fort fainéants, mais soit que ce soit la bonté du pays qui les oblige à cela, il est pour constant que c'est le lieu où ils se jettent le plus au travail. Aussi, la terre ne produit que de riches marchandises comme l'indigo et la fine cochenille, n'y ayant que ce seul lieu dans le Pesrou²⁰ où il en vient, comme aussi la vanille. C'est un présidial²¹ où il y a université²². Elle est soixante lieues au haut dans la rivière. Elle est dans la province de Costa Rica²³.

[13] Nous parlerions plus amplement d'elle, mais monseigneur le vice-amiral ne voulant savoir que les confins du golfe, nous continuerons à reprendre la suite de notre discours à la rivière de Matique. De là, la côte revient au nord-nordet. C'est où commence la côte de Jucatan. On va chercher une pointe qui s'appelle Gourde²⁴, où il y a un beau mouillage, attendu que l'on est déjà à l'abri des cayes de Jucatan²⁵ qui commencent à six lieues au large de Matique et courent le long de la côte de Jucatan bien soixante lieues, distante de la terre quatre lieues de canal, tout fond blanc, à 6 et sept brasses d'eau. C'est un endroit assurément bien périlleux pour des gens qui ne connaissent pas les avenues, mais aussi fort **[14]** facile à qui en est pratique. À cette pointe Gourde, il se coupe quantité de bois de campêche que les Anglais viennent chercher.

De là, on va à l'île de Patiance²⁶, qui est à une portée de canon d'une pointe de Terre Ferme. Cette île n'a pas plus d'une lieue de tour. Il y a beau mouillage en dedans d'elle, où on met les navires à couvert. Vis-à-vis de cette île, la terre fait un grand coude à une portée d'arme d'elle, ce qui fait derrière un grand enfoncement qui a bien deux lieues de rond, et dans l'enfoncement, il y a un lac qui entre bien une lieue et demie dans la Terre Ferme, où on va trouver les bois de sapin dont il est question.

¹⁹ Santiago de los Caballeros de Guatemala (dans la vallée de Ponchoy), aujourd'hui appelée Antigua Guatemala pour la distinguer de la « nouvelle » cité de Guatemala.

²⁰ Pérou, pris dans le sens large d'Amérique du Sud.

²¹ Tribunal de justice. En effet, la cité de Guatemala était le siège de l'une des douze audiences royales que comptait alors l'Amérique espagnole.

²² La cité de Guatemala n'aura une université (San Carlos de Borromeo) qu'en 1676, mais le collège de San Lucas, fondé en 1607 et dirigés par les Jésuites, pouvait alors conférer deux grades universitaires.

²³ Il s'agit d'une erreur, puisque la province de Guatemala (dont le chef-lieu était la cité du même nom), et celle de Costa Rica étaient deux entités administratives distinctes, ayant chacun son propre gouverneur et capitaine général, quoique toutes deux relevant de l'audience royale de Guatemala.

²⁴ Punta Gorda (Belize).

²⁵ Aujourd'hui les cayes du Belize.

²⁶ Aujourd'hui Placencia Caye (Belize).

[15] Nous dirons brièvement quel est ce pays, suivant ce que nous en avons vu, l'ayant parcouru plus de vingt lieues avant dans les terres, au moins moi, Bequel, il y a plus de vingt ans. C'est une grande étendue de pays, où il ne paraît que des sapins, hors quelques plaines de bois par bocage, et c'est où il y a quelques villages d'Indiens, qui ne sont pas de la même nation que de l'autre côté du golfe; ils parlent un autre langage. Ce sont des gens fort simples et, par conséquent, fort aisés à réduire si on voulait en prendre la peine. Nous y avons été à dix hommes prendre des villages entiers, où il y avait plus de cent feux et les emmenions comme troupeaux au bord de la mer. Ils ne font aucun métier [16] que courir dans les bois, au moins les hommes, pour chercher des gommés, comme de l'ouing de Capa'u²⁷, et ramassent quantité de cire. Ils plantent quelques arbres de caco²⁸, et viennent à la pêche au bord de la mer. Toutes leurs grandes richesses est en volaille qu'ils élèvent en quantité. Quant à leur religion, les Espagnols y vont quelques fois, mais c'est en la saison qu'ils savent qu'ils ont ramassé leurs denrées pour l'avoir. Ils les instruisent le plus qu'ils peuvent, mais sitôt que les Espagnols sont partis, ils retournent à leur fausse adoration, qui est qu'ils ont chacun un patron qu'ils appellent un *oualasa*²⁹; l'un prendra un poisson de la mer, l'autre un oiseau, et chacun suivant son caprice. [17] Je les ai plusieurs fois pris sur l'heure qu'ils sacrifient au diable de certaine boisson qu'ils ont qui est faite avec l'huile de caco, ce qu'ils font avec de grandes cérémonies et festins.

Nous reprendrons maintenant le discours suivant et contournant³⁰ la côte de Jucatan en dedans de ces cayes de qui nous avons parlées. De la caye Patience, la côte est fine et fort basse, et va, à huit lieues de là, trouver une rivière qui s'appelle Sicuté³¹, où un canot peut monter deux lieues, où on rencontre les plaines de sapins. C'est par là qu'on en pourrait tirer aussi facilement que par Patience. Nous y en avons pris par les deux endroits qui se sont trouvés merveilleux. C'est un bois si liant qu'il ne rompt jamais quelque moyenne grosseur qu'il ait. [18] Quand on l'a coupé de la longueur qu'on le souhaite, on le laisse dans l'eau trois semaines ou un mois pour leur laisser jeter la gomme qu'il ne jetterait pas s'il n'était dans l'eau, et après on le tire et on lui ôte l'écorce, et puis on le laisse au soleil sécher. Il lui faut six mois ou un an premier que le mettre en oeuvre pour qu'il soit léger, mais aussi après ce temps-là, il ne s'en peut pas trouver de meilleur. Le chemin en sera toujours ouvert quelque guerre qu'on ait avec l'Espagnol; pourvu qu'on ait un navire seulement de vingt et quatre pièces de canon et un équipage de septante ou quatre-vingts hommes, n'y aura point d'obstacle qui puisse empêcher les voyages qu'on y voudra faire.

²⁷ Baume de copahu, dit aussi baume de copaiba.

²⁸ Cacao.

²⁹ Ce mot doit être rapproché du maya *way* ou *waay*, signifiant le compagnon spirituel, l'alter-ego dans l'Autre Monde, qui était effectivement un animal.

³⁰ Autre forme pour « contournant ».

³¹ Alors appelée Río Dzoite ou Zoite par les Espagnols, du nom du principal village maya (chol) qui s'y trouvait; aujourd'hui Sittee River (Belize).

Nous parlerons maintenant des îles qui sont à l'entrée de le **[19]** golfe, étendue que l'on ne peut aller dedans que l'on ne les reconnaisse. La première, et la plus au vent de toutes, est la Monaque³². Elle est orientée êt et ouêt. Elle est à sept lieues de la pointe de Turxillo, au nordet. Elle a bien cinq lieues de long et ovale en sa largeur. C'est une terre fort haute et montagneuse, qui se voit de douze lieues. L'abord en est fort facile, quoiqu'elle soit ceinte de cayes à la bande du sud. La terre est fort fertile en beaucoup de fruits, comme de coque³³, de sapote, de sapotille et avocate³⁴, qui sont des fruits beaucoup meilleurs que ceux de nos îles. Elle a aussi une plaine qui est arrosée de deux petites rivières. Elle était habitée, il y a 30 ans, des sauvages, que les Espagnols chassèrent de là à cause qu'ils retiraient les corsaires et les assistaient de vivres et de tout ce qu'ils avaient besoin. **[20]** Il se voit encore aujourd'hui des vestiges de leurs villages dans cette plaine et de leurs vaisselles de terre. Il y a dans l'île quantité de cochons sauvages, qui sont ici depuis ce temps-là, ou au moins c'est de leur race qui multiplie dans les bois. Il y a mouillage dans cette baie vis-à-vis la plaine pour un navire de cent tonneaux, mais à la bande du sud'ouêt, il y a un port renfermé de cayes où il y a pour mouiller le plus grand navire du monde et être en sûreté.

À quatre lieues au couchant de celle-là est une autre île qui n'est si grande, qui s'appelle les Morettes³⁵, où il y a eu aussi des sauvages. Il y a des mêmes fruits comme à l'autre, n'étant pas si coupée ni si montagneuse. Elle a des sources d'eau. Il n'y a point de mouillage assuré. **[21]** À une lieue au couchant est une petite île qui n'est pas si grande. Elle n'a qu'une lieue et demie de tour. Elle est très bonne terre, mais il n'y a rien de remarquable. Elle se nomme Heslin³⁶.

De là, il n'y a qu'une petite portée d'arme à traverser à Rotan³⁷, qui est bien grande de neuf lieues en long, orientée aussi êt et ouêt. Les deux bouts sont plus larges qu'elle n'est par la moitié de l'île, où elle n'a pas plus d'une lieue à traverser par le milieu. Sont toutes savanes avec des bocages de bois, qui ne sont que chênes comme en Europe. C'est une terre fort coupée par mornes et montagnes, mais entre deux ce sont de très beaux vallons. Elle a été aussi habitée des sauvages, où il y en avait quantité. C'est une île qui se rend fort recommandable pour la quantité de **[22]** beaux ports qu'elle a. Elle en a six à la bande du sud. Le plus considérable s'appelle le Port Royal³⁸, ou autrement le port de Gabaret parce que défunt monsieur de Gabaret le père et feu monsieur de La

³² L'île Guanaja.

³³ Noix de coco.

³⁴ L'avocat, fruit de l'avocatier (*Persea americana*).

³⁵ Guaymoreta, aujourd'hui Isla Morat (Honduras).

³⁶ C'est-à-dire Hélène, aujourd'hui Isla Santa Helena, séparée de Roatán par un chenal de 15 mètres.

³⁷ Roátan, dite aussi aussi Guayama.

³⁸ Il porte encore ce nom aujourd'hui.

Roche y ont hiverné dedans avec des navires de 36 pièces de canon. Il est si bien renfermé qu'on le peut boucher avec un mât de navire, qui ira d'une pointe à l'autre. Nous ne parlerons point des autres, qui sont presque égaux³⁹, y ayant autant d'eau à tous qu'au précédent. La terre y est fort fertile en tout comme les autres. Ce qu'il y a de remarquable est qu'il y a du gland que les cochons sauvages mangent, qui les rend merveilleux. Elle a son enceinte, à la bande du nord, de cayes [23] qui la gardent tout du long, distantes d'elle à une portée de canon, où il y a des passages pour entrer de grandes barques, qui se peuvent mettre à couvert. La vérité que c'est une île à faire une belle colonie, attendu que ce serait là un refuge et passage pour des vaisseaux qui voudraient aller en les lieux que nous mettons en lumière. Ici la terre y est abondante de toutes sortes de fruits, la mer n'est pas ingrate non plus, car elle a de bons poissons. Il se prend grande quantité de tortues et de carets, qui est un grande manne, car il ne va guère de bâtiment là qu'il ne s'avitaile de ce poisson salé comme aussi des cochons du bois.

De cette île de Rotan, l'on voit une petite île qui est toute plate, à l'exception d'une petite éminence. C'est Utilla⁴⁰, qui en est à 4 lieues. Elle peut avoir 3 lieues de circuit [24] et est fort agréable pour sa grandeur. Elle est pleine de jardins que les Indiens cultivent journellement, qui y passent de la Grande Terre avec des canots, n'y ayant pas davantage que sept lieues de trajet. Elle a aussi un port renfermé de cayes, où un navire de 300 tonneaux peut entrer et est à l'abri des bourrasques du nord et du vent de brise. Voilà tout ce que nous pouvons dire de ces îles de l'entrée du golfe. Elle ne sont pas comprises dans celles de Jucatan, attendu qu'il y a bien 25 lieues de trajet pour y aller.

Nous revenons maintenant à la côte de Jucatan et reprendrons notre route à la caye Patiance, que nous avons dit tout ce qu'il y a de particulier comme [25] de la rivière de Sicuté, et nous voulons vous dire quelle est la côte de Jucatan. C'est une langue de terre qui sépare le golfe de Honduras dans celui de Mexico, autrement dit la Neufve-Espagne⁴¹. Le côté des Honduras s'appelle Jucatan, et le côté de Mexico s'appelle Campesche. Cette langue est plus étroite par le fond du golfe, près de Matique, qu'elle n'est pas vers le bout. Elle peut avoir à travers, par Matique, quelque 50 lieues, et en venant vers le bout, elle élargit toujours comme il se voit sur la carte. Le bout s'appelle le cap de Catoche, que nous avons nommé ci-devant. Il a vis-à-vis de lui 2 petites îles, qui en sont à 4 lieues au sudêt. L'une s'appelle l'île à Mohere⁴², et l'autre l'île à Cahouane⁴³. Sur celle à Mohere, il s'y voit encore un château qui a été fait par les

³⁹ Égaux.

⁴⁰ Isla Útila (Honduras).

⁴¹ Nouvelle-Espagne.

⁴² Corruption française courante à l'époque pour Isla Mujeres, autrement dit « île aux Femmes ».

⁴³ Nommée ainsi d'après une espèce de tortue de mer, la caouanne (*Caretta caretta*), dont cette île est une aire de ponte. Pour cette même raison, les Anglais l'appelaient Loggerhead Key. Elle porte aujourd'hui le nom de Isla Contoy.

Espagnols [26] quand ils conquièrent la Terre Ferme⁴⁴. C'était là le lieu de leur retraite⁴⁵ ce pendant qu'ils fabriquaient un village à la Terre Ferme, dont il paraît encore des fondements. Voilà tout ce que nous pouvons dire de ce cap en général. Nous reprendrons la rivière de Sicuté, dont nous avons dit aussi les particularités.

De cette rivière de Sicuté, la côte court tout de même que depuis le golfe au nord-nord-est et la terre est toujours basse et noyée en beaucoup d'endroits, c'est-à-dire pleine de mangroves et de marécages. Il y a de Sicuté 20 lieues de pays de même jusques à une autre grande rivière qui s'appelle Balise⁴⁶. Celle-là est fort large, quoiqu'il n'y peut entrer que des canots et des chaloupes [27] dedans. Nous y avons été avec nos canots bien 40 lieues haut, où il y a des villages d'Indiens qui sont fort francs. Ils ne s'enfuient point des étrangers. Le pays est admirable pour sa beauté et bonté. Ils cultivent leurs terres en maïs pour leur nourriture, qui est un gros mil. Ils élèvent de la volaille en quantité. Ils cueillent aussi des cacos, de quoi on fait du chocolat. Ils ramassent quantité de gommiers, et de la cire et de la vanille que les Anglais vont chercher avec des barques de la Jamaïque. Les corsaires y allaient pendant la guerre pour se rafraîchir et leur donnaient quantité de pillage en paiement de gros mil. Ce qui fait qu'ils aiment mieux voir des corsaires que des Espagnols, qui n'y vont que pour attraper leurs denrées et ne leur donnent pas le quart de ce [28] que leurs marchandises valent.

Nous avons déjà dit qu'il y avait une rangée de cayes qui commençait dans le fond du golfe, et qui courrait 60 lieues le long de la Terre Ferme. Il y a cent cayes ou îlots qui sont tous rangés sous une même ligne qui se vient rendre vis-à-vis de cette rivière de Balise, où il y a bien 4 lieues entre deux. Elles ont du récif par dehors qui les attache quoiqu'il y a des passages en beaucoup d'endroits pour entrer dedans. Il y a 3 de ces principales îles où on hante le plus, qui sont vis-à-vis de Balise. Ce sont des cayes fort commodes à cause du crénage⁴⁷ et de l'eau qui est dessus, qui se prend dans des puits que l'on fait dans le sable. Cette eau est aussi bonne que celle d'une rivière. Les Indiens [29] ne font point de difficultés d'y venir voir les corsaires quand il y en a et traitent avec eux. Nous dirons le nom de ces cayes qui sont les plus considérables et les plus fréquentées. La plus près de Balise est la caye Cousine⁴⁸, qui n'en est qu'à 3 lieues. Elle est fort commode pour caréner des bâtiments. La deuxième est la caye à Abraham, qui a les mêmes commodités. Et la troisième est la caye à Philippe. Elles sont 3 lieues distantes les unes des autres. Au large de cette rangée d'îles, à 6 lieues, on en trouve une autre rangée qui s'appelle Terre Neuve⁴⁹, qui ont bien 20 lieues de long, orientées comme les autres, et font un chenal entre deux. Elles sont fort dangereuses à

⁴⁴ Il s'agit en fait de ruines d'un temple maya, site aujourd'hui appelé El Meco.

⁴⁵ Lieu de retraite.

⁴⁶ Appelée Río Balix ou Balis par les Espagnols, selon un mot maya, aujourd'hui Belize River.

⁴⁷ Forme ancienne de « carénage ».

⁴⁸ Appelée Cayo de Cocina par les Espagnols, aujourd'hui Saint George Caye (Belize).

⁴⁹ Les cayes de Terre-Neuve, aujourd'hui les Turneffe Islands, dites aussi Turneffe Atoll (Belize).

qui viendrait les chercher par dehors, et comme sont des terres forts **[30]** basses, on ne les voit point que vous ne soyez dessus, et ce qui les rend encore plus dangereuses, c'est qu'elles sont barrées d'un grand récif par dehors qui frange bien haut. Il y a un canal pour sortir, mais il faut être bon pratique. C'est pourquoi, on ne vient pas par là. La principale de ces cayes se nomme de mon nom, Bequel⁵⁰, pour y avoir créé il y a vingt ans.

Nous reprendrons maintenant notre rivière de Balise et achèverons de continuer la côte, qui va toujours le même corps de vent. De la caye Cousine, il y a un récif qui est le même qui barre les cayes les premières, qui va continuellement le long de la Terre **[31]** Ferme et s'en approche toujours finalement à six lieues de ladite rivière de Balise. Le récif joint la terre à une île que l'on nomme Somba⁵¹ et la côtoie à une petite portée de canon près, où il ne peut passer que des canots. Nous dirons que c'est que cette île. Elle est fort plate, et a bien dix lieues de long. Elle est si près de la Terre Ferme qu'elle n'en est séparée que d'un petit canal où il ne peut passer qu'un canot. Elle n'a pas de belle descente du côté de la Terre Ferme à cause que les avenues sont remplies de mangles, mais du côté de la mer, ce sont toutes anses de sable, où la mer est fort tempérée à cause du récif qui la garde. Dans la saison des coups de vents, les Indiens viennent se loger sur cette île pour courir **[32]** le bord de mer et chercher l'ambre gris que le mauvais temps rejette, comme aussi les Espagnols qui viennent d'un bourg qui n'en est pas loin, qui s'appelle Bacala⁵². Au bout de l'île de Somba, il y a un lac qui va douze lieues dans la terre. Le bourg de Bacala est au bout de ce lac. C'est le premier bourg que les Espagnols ont bâti en suite de ce village que nous avons dit être vis-à-vis du cap Catoche. La terre continue du lac de Bacala bien 20 lieues encore unie comme ci-devant jusqu'à une île qui se nomme Cozemel⁵³. Elle n'est loin de la Terre Ferme que de deux lieux, où il y peut aller des barques mouiller, n'y ayant pas assez d'eau pour des navires. Elle a huit lieues de longueur. Elle est aussi bien gardée que Somba pour l'ambre que l'on y trouve. **[33]** De là, il n'y a que 15 lieues au cap de Catoche; il n'y a rien de remarquable. Depuis le lac de Bacala jusques au cap, la terre change de nom et s'appelle la terre de Jeancoco⁵⁴. Il y a quantité d'Indiens dans ce lieu-là, qui sont mieux réduits que ceux du golfe à cause qu'ils sont mêlés avec les Espagnols ainsi que sur la côte de Campesche.

Voilà tout ce que nous pouvons dire de ce golfe de Honduras, n'ayant rien omis de ce qui y est à savoir, et n'ayant non plus rien écrit que nous ne sachions bien et que nous n'ayons vu. Que s'il venait, en effet, que le Roi ou nos Seigneurs ses ministres d'État y voulussent envoyer, comme nous avons déjà dit, nous sommes prêts d'y aller et mener

⁵⁰ Aujourd'hui Caye Bokel (Belize).

⁵¹ Aujourd'hui Ambergris Caye (Belize).

⁵² La ville de San Felipe de Salamanca de Bacalar.

⁵³ L'île Cozumel.

⁵⁴ Je n'ai pu identifier l'origine de ce nom. Peut-être est-ce une corruption de Chinchorro (qui est le nom d'un récif au large de cette côte, aujourd'hui dans l'état mexicain de Quintana Roo), ou d'un mot maya.

tels vaisseaux que l'on nous commettra la conduite [34] et effectuer tout ce que nous avons mis en avant, pour des mâts de navire et du goudron, pourvu qu'on nous donne le temps qu'il faut. Or, nous dirons présentement en quelle saison il faut y aller à cette fin de ne se point rencontrer là dans les mauvais temps.

Il faut partir de France à la fin du mois de novembre pour arriver aux Isles à la fin de janvier, et alors on poussera la route pour arriver à la moitié de février que les plus forts coups de nord sont passés. De cette manière, on aura tout le mois de mars, avril, mai et juin à travailler pour repartir en juillet, qui sont les beaux temps. Alors les vents se rangent au sud de ce pays, qui vous font monter haut, jusques devant la Havane pour débouquer par Bahame⁵⁵, de manière que c'est un voyage [35] qu'il faut compter d'un an pour avoir loisir de faire toutes choses comme il faut, et nous croyons bien que, si on nous y emploie, on aura égard à nous et que la chose se trouvant telle comme nous dirons qu'elle mérite bien que nous soyons entretenus dans la marine de telles charges qu'il plaira à nos Seigneurs nous honorer, d'un brevet de capitaine de frégate légère avec deux cents francs d'appointements tous les mois, puisque nous avons eu des emplois en ce pays assez considérables dans la guerre que nous avons maintenue et faite à nos dépens, ne pouvant entreprendre cette affaire sans abandonner nos biens et nos familles qui sont dans les Isles, qui trouveraient fort à redire dans le maniement et la conduite de nos affaires, étant absents. C'est pourquoi, si on nous trouve utile en cela, après l'avoir bien examiné, nous marcherons au premier mandement qu'on nous fera, n'ayant [36] autre but que d'employer notre temps au service du Roi comme nous avons fait depuis vingt ans, où nous en avons bien passé douze à porter les armes à son service dans toutes les guerres que nous avons maintenues tant contre les Espagnols, Anglais et Flamands⁵⁶, où ledit sieur Bequel a perdu la valeur de plus de vingt mille écus dans cette dernière.

C'est de ce que nous prions nos Seigneurs de considérer et d'avoir égard que la chose que nous mettons en lumière mérite bien que l'on en fasse une épreuve pour la grande commodité et le profit qu'on en tirera, suppliant monseigneur le vice-amiral de représenter tout ce que dessus à la Cour, l'ayant mené ce dernier voyage dans les lieux où il lui a plu aller, nous ayant pris pour ses pilotes côtiers, de qui nous sommes ses très humbles et très obéissants serviteurs,

Bequel.

référence et URL : Raynald Laprise, « Analyse et transcription d'un mémoire de deux flibustiers concernant le golfe du Honduras (1670) » In *Gazette de la flibuste*. Québec: Le Diable Volant, 2016 [en ligne] <https://diable-volant.github.io/flibuste/blog/GdF2016-memoire-bequel.pdf>

⁵⁵ Le canal de Bahamas.

⁵⁶ Habitants des Flandres. Terme générique employé par les Français de l'époque pour désigner les habitants des Provinces-Unies des Pays-Bas, autrement dit les Néerlandais.